God
940·3311
Hov/Cau
100365

00100365

00100365

Les Causes profondes de la Guerre

(ALLEMAGNE — ANGLETERRE)

100365

PAR

ÉMILE HOVELAQUE

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

08-f-36

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1915

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

GOC
FX940.3311
Hovicau
Ref
943.084 100365
942.083
94

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS III

I

LES CAUSES ALLEMANDES DE LA GUERRE . . . 1

I. — La Prusse 2

II. — Théorie de la Race 17

1. Sa mission historique. 21. — 2. Son panthéisme ; son culte de ses dieux indigènes et de la vaillance ; sa conception de la vie. 26.

III. — Théorie de l'État et de la Guerre 35
IV. — L'Expansion et l'Encerclement 43
V. — Conclusion 55

II

LES SENTIMENTS ALLEMANDS POUR L'ANGLETERRE . 59

I. — La haine de l'Angleterre 60
II. — Théorie du Réel 68
III. — Théories allemandes sur l'Empire britannique . . 79
IV. — Vices psychologiques de ces conceptions . . . 104
V. — Réfutation de ces théories 140

AVANT-PROPOS

Devant l'atrocité de cette guerre comment garder le sang-froid ? Un Français peut-il en ce moment trouver sur l'Allemagne d'autres paroles que des paroles de mépris et d'horreur ? Peut-on espérer simplement *comprendre* un phénomène qui soulève la conscience et appelle une passion de condamnation ? — Comment dans de tels moments garder la faculté de penser, d'analyser, de raisonner ?

— Il le faut. Il faut maîtriser en soi toutes les révoltes pour regarder froidement en face cette monstrueuse Allemagne qui menace notre existence et toute civilisation, afin d'en mieux démêler la force et la faiblesse. Ce devoir de froide clairvoyance est certes difficile : nul n'est plus impérieux, car notre dangereuse ignorance de l'adversaire reste profonde. Si cruel que soit ce devoir, il faut l'accomplir : il est d'ailleurs dans les traditions d'une race qui, toujours, dans les pires épreuves, garda le courage de la lucidité et sut penser librement. Mieux que toutes les protestations, la vue claire de la réalité, l'explication de la barbarie qui fait saigner la France peut servir sa cause. C'est cette explication que je tente dans ces pages et celles qui les suivront. Elles ne contiennent pas une seule affirmation que je ne puisse appuyer d'une preuve. Je les ai voulues impartiales pour n'en pas diminuer la force probante. Par un effort pénible, j'en bannis toute expression d'émotion pour ne laisser parler que les faits et les textes, plus accablants que tout réquisitoire. Elles sont à la cause sacrée le faible apport d'une volonté, hélas, impuissante à la servir autrement, mais qui voudrait au moins se donner l'illusion de ne pas rester, dans de telles heures, entièrement inactive.

On ne peut embrasser d'un regard un phénomène si vaste et si nouveau. Pour l'atteindre tout entier, il faut multiplier les percées et l'enserrer de toutes parts. Une première étude sur les origines de la guerre dans le passé et la psychologie générale de l'Allemagne

dégage un premier groupe de causes, d'ordre historique et philosophique. Les études suivantes exposent un second groupe de causes, d'ordre psychologique. Celles-ci tiennent toutes à l'estimation inexacte de ses adversaires que l'Allemagne doit aux théories qu'elle a élaborées sur eux, et qui lui donnaient avec la certitude de vaincre l'audace d'attaquer. Cet exposé des idées allemandes sur la civilisation de chacun des pays alliés révèle certains aspects essentiels de la psychologie allemande contemporaine et les concepts fondamentaux de la Kultur, qui nie le principe de chacune de ces civilisations et prétend les remplacer toutes. De l'ensemble de ces études et de l'opposition entre ces concepts et les concepts qui sont au fond des civilisations anglaise, française, russe, sortira une conclusion qui permettra d'embrasser l'ensemble des forces spirituelles en présence, de définir la signification de cette lutte, et de dégager avec précision l'essence de la civilisation véritable, faite d'apports divers, changeante œuvre collective de toute l'humanité, et non apanage d'une seule race, ni privilège d'un seul pays.

Le plan que j'ai suivi est donc simple. Je n'ignore pas que dans un sujet aussi complexe cette simplicité même puisse paraître un défaut, ni ce qu'a d'artificiel le schéma net et dur qu'impose la forme même de ces articles de Revue[1]. Mais je crois ne rien avancer qui ne soit vrai, et sais ne rien affirmer que je ne puisse appuyer sur des textes précis. Toutes les idées philosophiques que j'expose ne sont certes pas sous leur forme métaphysique accessibles à tous les cerveaux allemands, mais toutes ont agi sur eux, parce que toutes sont des symptômes d'un profond état latent dont l'action est générale et diverse. Elles ne font qu'exprimer en raccourci, en formules abstraites, des tendances et des énergies sourdes qui se manifestent en impulsions et en actes tout aussi bien qu'en pensée et en systèmes. Elles sont un des affleurements de la force vitale de la race, une manifestation significative de son essence, et avant d'être des causes elles sont des effets et des présages.

Plus précisément donc j'ai essayé d'atteindre successivement les principales causes du phénomène extraordinaire auquel nous

[1] La première de ces études, terminée au commencement de novembre dernier, a paru dans la *Revue du Mois* du 10 décembre 1914; la seconde dans la *Revue de Paris* du 1er avril 1915.

assistons. La première réside dans les fatalités de formation et de développement qui ont fait de la Prusse un organisme condamné, tel un cancer, à la prolifération indéfinie de ses cellules envahissantes, à l'agression constante ou à la disparition. Ces fatalités seules expliquent les caractères de cette Sparte moderne, qui toujours mit comme base à sa permanente préparation militaire l'intense et méticuleuse préparation économique de son industrie nationale, la guerre. Elles seules l'ont conduite à la théorie de la Force, seul arbitre du droit, — de la Guerre, seul jugement de Dieu, — de l'État, « Dieu réel sur la terre », maître absolu de ses sujets, affranchi de tout scrupule, fin suprême de l'évolution humaine, et qui ne connaît d'autre loi que sa volonté de puissance, d'autre moralité que son intérêt, d'autre évangile que le succès. J'ai essayé ensuite de montrer l'apport de l'Allemagne idéaliste et mystique, corrompue par le spectacle et les promesses des réussites prussiennes et l'ivresse de sa force nouvelle, aux théories sur lesquelles elle fonde ses droits monstrueux d'agression et de domination universelle. Cet apport métaphysique de l'Allemagne constitue la seconde cause déterminante de la guerre, d'ordre quasi religieux. L'Allemagne transforme la pratique et les théories de la Prusse et ses propres théories sur la supériorité essentielle de la race germanique en dogmes absolus, en mysticisme, en religion ; et par la prédication de ses philosophes, de ses professeurs, de ses pédants infatués, fait pénétrer jusqu'aux dernières cellules de l'organisme allemand sa foi mortelle dans la prééminence de la Kultur ; si bien que pour toute l'Allemagne fanatisée cette guerre est un devoir, une sainte croisade, et la domination de la terre et des autres races un droit sacré. Dans sa croyance à la mission historique des Germains, dans le culte de sa terre, de ses dieux indigènes, de son sang inspirateur d'une conception de la vie qui est vaillance, lutte, éternel combat, dans les enseignements de la science darwinienne qui confirme ses instincts et sa philosophie de l'existence, elle puise les principes de son action et des directions de destinée, des devoirs et des droits que nul ne peut contester sans offenser l'Éternel, sans s'insurger contre l'ordre prédestiné de l'univers. La conscience de sa supériorité, l'ivresse de son étourdissante fortune, trop rapide, l'encerclement dont elle croit souffrir, exaspèrent encore le sentiment de ces devoirs et de ces droits. Elle lutte pour son existence qui, pour elle, se confond avec celle du Divin sur la terre ; sa cause fait un

avec celle de l'humanité. [illegible] matérielle et morale de la Prusse militariste, à ses disciplines, l'Allemagne ajoute ainsi, avec toute sa puissance économique et ses facultés uniques d'organisation, une force *religieuse*, plus redoutable que tout le « colossal » de son effort, sa formidable armée, ses mortiers de 420, ses Zeppelins géants, qui ne sont que la manifestation concrète de sa « volonté de vie », l'extériorisation de la force vitale qui est en elle, et comme les emblèmes matériels de sa Foi. Ce militarisme brutal et inhumain ne se distingue donc pas de sa Kultur : il en est l'expression suprême, la forme essentielle, le prolongement énergique. Ce militarisme est donc avant tout une force *spirituelle* qui se dresse contre les forces spirituelles des alliés. On ne peut sans folie contester la grandeur de cette force morale, ni en nier l'effrayante menace.

Mais l'analyse même de cette force, des erreurs psychologiques allemandes sur les pays alliés, montre la foncière puérilité des conceptions générales et des théories particulières qui conduisent à ces erreurs. Si sûre que fût l'Allemagne de sa force et de ses droits, elle était encore plus sûre de la faiblesse et des torts de ses adversaires ; et c'est cette fallacieuse assurance qui déclancha son action. Ces erreurs constituent un second groupe de causes de la guerre. Les exposer, c'est réfuter tout le système d'idées sur lequel repose la Kultur et en faire prévoir l'inévitable défaite.

J'ai choisi tout d'abord l'Angleterre comme exemple de ces superstitions et de ces illusions, parce que nul exemple ne saurait mieux nous renseigner sur certains vices de la pensée allemande. Sur l'Angleterre, sur l'empire britannique et les fondements de la civilisation anglaise, l'Allemagne a une thèse complète et cohérente : elle l'appuie sur cette « théorie du Réel » qui est le principe métaphysique de son vouloir et de son activité, sa pierre de touche pour mesurer la légitimité de toute forme d'existence. L'analyse de ces thèses et de cette théorie démontre l'incapacité foncière du cerveau allemand à saisir d'autres réalités que les réalités matérielles : sur les réalités spirituelles cette pensée géométrique, ces raisonnements rigides de métaphysiciens, ces conceptions mécanistiques de la vie sont sans prise, et elles leur échappent absolument. A tout objet, l'esprit allemand substitue la théorie de cet objet qui le déforme et à la place de l'objet ne voit plus que la théorie et la déformation. Dans toute chose il ne perçoit que le mesurable et le

pondérable : toute sa pensée ne s'exerce ainsi que sur le dehors des choses sans en jamais atteindre l'essence, sur un monde factice sans correspondance avec la complexe réalité vivante. C'est une Angleterre illusoire, un fantôme irréel, que l'Allemagne crée et combat. Elle a méconnu l'Angleterre véritable, la volonté anglaise, restée efficace, et cette erreur lui sera mortelle.

Sur la France, sur la Russie, d'autres théories ont égaré l'Allemagne, aussi complètes, aussi fausses, aussi ruineuses. Je compte les exposer prochainement. Celles qu'elle a élaborées sur la culture la plus opposée à la sienne, la plus incompréhensible pour elle, la française, mieux que toutes autres font pénétrer dans l'intimité de la psychologie allemande; et c'est à cette étude que je réserve l'analyse de certains de ses traits fondamentaux qui fournissent l'explication dernière de l'âme allemande et de ses réactions. En dégageant l'essence de la civilisation française, héritière de la romaine et de la grecque, citadine et tout entière sortie de cet instinct social qui toujours, comme ces traditions méditerranéennes et ces principes de centralisation et de collaboration urbaines civilisées, fit défaut à l'inorganique agrégat de tribus forestières germaniques, sans autre lien que la communauté d'origine, de langue, de traditions, de sentiments, incapables de cohésion politique ni sociale durable, j'atteins les différences foncières qui séparent les deux civilisations et les opposent dans toutes leurs manifestations, politiques, sociales, esthétiques, philosophiques, humaines.

Si l'étude comparée des forces génératrices des civilisations allemande et française montre les incapacités de civilisation sociale de l'Allemagne, l'étude de cette âme russe inintelligible pour l'âme allemande, découvre ses lacunes d'humanité, des insuffisances d'intelligence et de sensibilité graves. L'Allemagne moderne ne peut concevoir d'autres rapports entre les hommes que des rapports de domesticité ou de domination, d'intimidation ou de crainte. La profonde humanité russe, le sens biblique de fraternité, cette naïveté devant la vie qui font de la Russie le plus vaste réservoir d'énergies spirituelles qui soit, restent pour l'Allemand sans signification et sans valeur Il méprise toutes ces charités plus précieuses que toutes les réussites matérielles. Il ne conçoit d'autres groupements humains que des groupements de caserne ou d'usine, de maîtres et de serfs. Un comité des nations, une communion humaine d'égalité fraternelle indépendante de toute forme politique, de toute

hiérarchie sociale, de toutes différences de race ou de nationalité, sont pour lui de vains mots, des chimères d'idéologues. Sa Kultur périra pour avoir nié la dignité humaine, les droits de la faiblesse, la variété de la Vie, et pour avoir méconnu que l'homme ne vit pas de pain seul.

De toutes ces études séparées, une conclusion unique ressort. Elle permet de définir cette étrange âme allemande, si puissante et si débile, si profonde et si puérile, et qui par ses fécondités monstreuses comme par ses stérilités appartient au domaine de la tératologie. C'est proprement un monstre en effet, que cette Allemagne qui en un demi-siècle a changé de personnalité, a grandi démesurément dans l'inhumain et le difforme, effrayante Empuse. Elle présente ce phénomène unique dans l'histoire d'un peuple tout entier créé par des pédants et tout entier halluciné par les suggestions de ses docteurs diaboliques. Elle a puisé dans leurs suggestions démoniaques et dans les enseignements d'une science inhumaine, fanatisante comme une foi musulmane, son Credo forcené, que cette guerre a imposé même à ceux qui le repoussaient autrefois. Elle prolonge hideusement dans la calme réalité humaine son rêve monstrueux et sanglant de démiurge ivre. Elle érige son idéal mécanique et borné contre l'idéal éternel de toute l'humanité, et croit pouvoir seule arrêter tout le cours de l'effort unanime plusieurs fois millénaire vers plus de justice, plus de liberté, plus de douceur, plus d'amour. Elle est frappée de la folie des grandeurs et du délire de la persécution. Oublieuse de tout ce qui faisait sa gloire autrefois, elle semble telle les égarés de ses légendes, avoir vendu au malin son âme pour l'empire de la terre. Cet empire lui échappe. Que lui restera-t-il dans le monde qui surgira des ruines et des deuils que sa folie a accumulés? Quels rapports ses victimes pourront-elles avoir avec ce dément si sa démence persiste? Quelles garanties prendre contre un retour de cette folie, dont les convulsions ébranlent les assises de la civilisation et ramènent le chaos? L'Allemagne de Beethoven et de Gœthe n'avait pas un ennemi : celle de Bismarck et de Guillaume II « sur toute la terre n'a pas un ami » (Maximilien Harden). L'Allemagne d'autrefois renaîtra-t-elle? Et de quels yeux pourrons-nous alors la regarder? et elle, nous?

Émile Hovelaque.

LES CAUSES PROFONDES DE LA GUERRE

(ALLEMAGNE-ANGLETERRE)

CHAPITRE PREMIER

LES CAUSES ALLEMANDES DE LA GUERRE

Seule une vue bornée chercherait dans des évènements récents les origines de la présente guerre. Elles ne sont ni diplomatiques, ni politiques; leur ampleur dépasse infiniment l'action des intérêts et des principes opposés qui semblent l'avoir déchaînée; la monstrueuse conception de la civilisation que l'infatuation de tout un peuple a transformée en fanatisme et en devoir d'universelle domination n'en est elle-même qu'une cause secondaire. Ses causes profondes sont avant tout dans le plus lointain passé d'un État et d'une race, dans une philosophie, une mystique, une psychologie nées de fatalités historiques et d'aveugles instincts héréditaires. La science allemande, la puissance économique allemande, toutes les forces accumulées contre les Alliés ne sont que les ser-

vantes meurtrières d'une Idée ; et c'est elle qu'il faut tout d'abord dégager si l'on veut mesurer l'Énergie que nous combattons et la signification d'un conflit plus spirituel encore que matériel.

I

LA PRUSSE

L'instrument de cette idée, le centre rayonnant de cette énergie, la force qui encadre, coordonne, organise les masses allemandes sans elle amorphes, les soulève d'une volonté de puissance infinie, c'est la Prusse ; et l'armature inflexible de ses légions, l'*anima animans* de cette prodigieuse machine de guerre, est l'âme de l'officier prussien. Sous quelles nécessités, à travers quelles luttes et quelles épreuves s'est forgée la Prusse et cette âme extraordinaire, d'une trempe si dure et si dense que dans l'histoire on ne trouve sa pareille qu'à Sparte et au Japon, des historiens parmi les plus grands nous l'ont dit, et nul avec plus de netteté que M. Lavisse dans ses admirables « Etudes sur l'Histoire de Prusse. » C'est à elles que l'on doit encore aujourd'hui demander la philosophie d'une formation et d'une évolution uniques en Europe, si unes et si simples d'ailleurs qu'elles se laissent aisément résumer.

Le premier trait qu'on relève dans cette histoire, c'est que la Prusse est une création artificielle, une nationalité factice, faite de pièces et de morceaux, sans frontières naturelles ni liens naturels réciproques entre les éléments mécaniquement rapprochés qui la constituent. Elle est l'œuvre et la propriété de chefs sans scrupules, qui la créent, la maintiennent et la développent pour des fins d'agression, et par des moyens de ruse et de violence qui sont la tradition de leur lignée.

Un étrange parallélisme rend semblables la nature et les destinées des deux états dont elle sort, la Marche de Brandebourg, sur la moyenne Elbe, l'Etat des Chevaliers de l'Ordre teutonique sur la rive droite de la Vistule. L'un et l'autre sont une garnison et une forteresse allemande posées hors des frontières de l'Allemagne, parmi les sables et les marécages, les lagunes et les forêts de tristes pays, encore païens au XII^e^ et au XIII^e^ siècles, où la vie ne s'enracine et ne subsiste péniblement que par l'incessant effort et d'incessants apports extérieurs : l'un et l'autre ne s'établissent que par l'extermination de la race indigène que remplacent des colons transportés des Flandres, de Hollande, de toute l'Allemagne : l'un et l'autre sont, comme la Rome primitive, un lieu d'asile, un creuset où se fondent en dur métal guerrier des races diverses et des énergies semblables : l'un et l'autre sont

de purs États militaires campés sur une terre hostile, de toutes parts ouverte, et qui ne doivent leur sécurité éternellement menacée qu'à la rigueur de leur discipline : l'un et l'autre puisent dans cette lutte sans fin contre l'ennemi de l'Est et cette terre avare les vertus guerrières et paysannes qui sont leurs seules vertus. Et pour achever la ressemblance, l'un et l'autre adoptent presque en même temps la même forme étroite de protestantisme qui vient encore limiter leur horizon et raffermir leurs disciplines morales. Ce n'est donc pas un élément de variation qu'apporte le mariage des deux États en 1618, mais un renforcement de leurs caractères communs, non de nouvelles possibilités de civilisation, mais des éliminations et des précisions de destinée. Nulle sélection plus rigoureuse, nulle spécialisation plus intense n'aboutit jamais à plus parfaite unité de nature et de direction. Après cette fusion comme avant, les pays qui forment le noyau de la Prusse et qui contiennent les germes de son développement futur, restent et resteront toujours un Kriegsstaat, un État de Guerre, un Volk in Waffen, une nation armée [1], exposé aux mêmes menaces, soumis aux mêmes nécessités, enfermé dans les mêmes limites étroites de vie et de développement rectiligne. Nulle floraison de civilisation délicate et nuan-

[1] « La Prusse est une nation de guerriers » (Freytag.)

cée, de finesse ou de douceur, n'a jamais pu s'épanouir sur cette terre ingrate et peu sûre, balayée de tempêtes; la race qui y enfonce d'opiniâtres racines n'y puise que des principes de durée et de force[1]. Mais dans ces âges lointains est née une tradition d'inexorable réalisme, d'énergie guerrière, de patiente ténacité, de discipline et d'obéissance machinales; elle imprime pour toujours à ce peuple composite, fruste et borné, les traits essentiels de sa physionomie. C'est dans l'impitoyable dureté de sa vie[2], dans sa pauvreté permanente que la Prusse puise les richesses morales qui sont sa force et sa seule supériorité; c'est dans cette double lutte ininterrompue pour l'existence matérielle et politique, dans les contraintes perpétuelles où elle étouffe, dans ces disciplines superposées, qu'elle trempe l'instrument redoutable de sa grandeur future, l'âme de ses nobles et de ses paysans, et qu'elle trouve l'aiguillon de cette expansion indéfinie qui est la loi de son être et sa condition d'existence. « La constitution de la monarchie prussienne lui fait de l'ambition une sorte de nécessité », écrit Talleyrand en 1814. « La Prusse doit être toujours en vedette », a dit un de ses

[1] La Renaissance même est impuissante à humaniser ces pays. En 1500 l'abbé Trithème s'étonne de leur *innata rusticitas*, leur rusticité innée, et l'évêque de Magdebourg appelle les nobles de la Marche *rebelles, pertinaces, indociles, parvæ intelligentiæ*.

[2] « La richesse de la Prusse consiste dans le travail de l'homme sur une terre ingrate » (Virchow.)

rois ; et un autre : « Ce n'est pas la destinée de la Prusse de s'endormir dans la jouissance des biens acquis ; la tension de toutes les forces intellectuelles, le sérieux et la sincérité de la foi religieuse, l'accord de l'obéissance et de la liberté, l'accroissement de la force défensive sont les conditions de sa puissance : *si elle l'oubliait, elle ne* garderait pas son rang en Europe ». Guillaume I n'a fait ici qu'affirmer une fois de plus l'éternelle nécessité d'effort qui pèse sur la Prusse, implacable comme une force naturelle et comme elle inéluctable. C'est cette nécessité qui inspire pareillement les margraves ascaniens et les Hohenzollern ; inconsciemment le Grand Electeur, le Roi Sergent, Frédéric II, font les mêmes gestes, poursuivent les mêmes fins que leurs lointains prédécesseurs ignorés ou méprisés ; et la persistance des mêmes efforts n'est que le signe de la permanence de fatalités semblables.

La guerre, « industrie nationale de la Prusse », et la colonisation intérieure, qui ont fondé la Marche de Brandebourg et l'État des Chevaliers teutoniques, telles sont, en effet, à travers les siècles, les deux forces de développement de la Prusse, et l'une fournit à l'autre les instruments et les moyens de son extension territoriale indéfinie. C'est sur cette large base de puissance économique perpétuellement accrue, sur la patiente, tenace,

méticuleuse organisation de toutes les forces vives de labeur en vue d'une fin unique, la guerre, sur cette sélection artificielle, cette incessante confirmation des mêmes caractères poursuivie de génération en génération, que repose sa puissance militaire. Coup sur coup il faut recommencer l'œuvre perpétuellement compromise par l'anarchie intérieure, l'envahissement, les renaissantes épreuves qui ne permettent pas à la Prusse de détendre son perpétuel effort. En 1640, la guerre de Trente ans avait transformé en solitudes des régions entières des domaines margraviaux : sur 330.000 âmes, la Marche seule en avait perdu 140.000. Le duché de Clèves, le duché de Prusse, la Poméranie citérieure, les territoires de Magdebourg, Halberstadt, Minden, n'étaient pas moins éprouvés : la population de la ville de Prenzlau était tombée de 9.000 âmes à 600 ; et le 9 février 1639, son magistrat écrivait : « La vie est devenue si chère qu'on entend partout les pleurs, les cris, les hurlements des affamés. On se nourrit des aliments les plus étranges : on mange des chiens et des chats, et même on se repait en pleine rue des ossements des morts. Faut-il le dire enfin ? la famine sévit si cruellement que dans les campagnes et même dans la ville les hommes s'attaquent les uns aux autres : le plus fort tue le plus faible, le fait cuire et le mange ». Et d'abord ce sont tous les pillards,

tous les aventuriers laissés sans emploi par la paix, qu'attire le Grand Électeur comme une précieuse ressource d'énergies ; puis tous ceux qu'oppriment les diverses persécutions religieuses ; en Prusse, la tolérance est absolue ; et dès 1685, par l'Édit de Potsdam répandu en France à cinq cents exemplaires imprimés, il fait appel aux Huguenots, qui par vastes groupes se rendent en Prusse ; les documents officiels estiment à vingt mille, plus d'un dixième de la population totale de la Marche, les réfugiés qui s'y établissent. Et l'œuvre commencée par lui se continue sous Frédéric Ier : des Vaudois, de nouveaux colons français, des habitants du Palatinat dévasté, de la Suisse, des réfugiés autrichiens de Salzbourg, de Bohème, de Silésie, de partout, s'installent en Prusse ; et tous y trouvent, comme aujourd'hui les émigrés au nouveau monde, la propriété libre de leurs terres, des privilèges et la liberté de conscience, la sécurité et la justice, à la seule condition de collaborer à l'œuvre commune ; si bien qu'en 1740, sur 2.400.000 habitants, la Prusse compte 600.000 immigrés ou descendants d'immigrés. Toutes les fautes des États voisins, tous les mouvements de population jusqu'à Frédéric le Grand, profitent à la Prusse et lui apportent des éléments de vigueur guerrière, agricole ou industrielle choisis, des contingents de travailleurs sem-

blables et disciplinés ; et jusqu'à l'aveugle manie du Roi Sergent, qui achète partout à deniers comptants les géants de la redoutable armée de 83.000 hommes que cet État de deux millions et demi d'habitants arrive à entretenir. Et à partir du grand Frédéric, c'est une œuvre méthodique de colonisation qui se poursuit, village par village, ville par ville, canton par canton, province par province ; et la colonisation devient « une branche spéciale de l'administration prussienne comme la levée de l'impôt ou de la milice » (Lavisse p. 265) ; et l'on garnit la Prusse, épuisée par la sanglante guerre de Sept ans, de bétail humain et de vivants instruments de production comme on monte une ferme, et comme elle on l'exploite. Et de fait, jamais organisation ni exploitation industrielles n'ont été plus parfaites, jamais subordination aux fins voulues par un seul homme n'a été plus absolue : la Prusse entière n'est qu'une vaste machine dont tous les rouages ont été montés et sont mus par le plus puissant génie de construction, le plus impitoyable exploiteur de la matière humaine que l'histoire ait vu. Jamais avare ne géra plus durement son bien que le vaste et minutieux esprit de Frédéric II sa création, ni n'en tira rendement pareil : à l'économie méticuleuse d'une ménagère intègre, il allie l'ambition démesurée du conquérant sans scrupules qui ne recule

devant aucun gaspillage pour contenter ses instincts. A ses héritiers, il laisse mieux qu'un instrument, une doctrine, la claire vision des ressources et des destinées de son pays, une inspiration et une loi : son âme et son effort sont le vivant symbole des obscures énergies de création qui depuis des siècles travaillent et tâtonnent et trouvent enfin leur instrument prédestiné et une issue. Sur la route où il l'a lancée, la Prusse ne s'arrêtera plus qu'en apparence. Qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, ses successeurs obéissent à l'impulsion souveraine de son esprit, qui est l'esprit même de la terre prussienne et la conscience des destinées de la Prusse.

L'Etat créé par lui, et plus encore par l'ensemble de fatalités historiques, géographiques, sociales, qui lui donnent un caractère unique en Europe, restera fidèle à la forme et à la direction que son passé et le plus grand de ses rois lui ont imprimées. Mi-moderne, mi-féodale, cette Prusse n'est pas, comme ses voisins, une simple expression géographique recouvrant des tendances centrifuges : elle est une, malgré la diversité des éléments qui la constituent, et elle est centralisée. Cette cohésion et cette unité artificiellement obtenues par un effort tenace et séculaire en font un instrument d'action incomparable au service de la volonté autocratique qui en dispose. Ce pays, tout entier soumis de génération en géné-

ration à la plus rude, la plus rigide discipline militaire, n'a qu'une âme et qu'une pensée, celles du chef qui en est la vivante incarnation. Il est vraiment un *Etat* dans toute la force du terme.

Et c'est là le deuxième trait de son histoire. Dès l'origine et non seulement à partir de Frédéric II, la Prusse est un « Etat ». « Toutes les parties de l'Etat prussien, si disséminées qu'elles fussent, ont été de bonne heure réunies en une communauté ayant ses intérêts généraux : le chef y exerçait la souveraineté non point comme seigneur du territoire, mais comme dépositaire de la puissance publique » (Lavisse, p. 2). Par là, la Prusse se distingue de l'autre marche teutonique contre le Slave, de l'autre bastion de l'Est, l'Autriche, et de toute l'Europe féodale où la notion abstraite de la puissance publique n'a pu se dégager des droits confus des fiefs individuels ni dominer leur anarchie. Les institutions de la Prusse sont depuis toujours à part dans l'Europe. Elles gardent le souvenir de leurs lointaines origines dans les États militaires dont elle sort; et à travers toutes les modifications qu'elles subissent sous l'action du temps et des circonstances, elles conservent ou retrouvent leurs caractères essentiels. Elles ne sont pas à leur naissance la création spontanée de groupements naturels, tribus ou peuples, encore moins l'œuvre d'une entente entre un

chef barbare et ses compagnons d'armes qui, chacun selon son rang et ses services, se partagent une dépouille commune : entre le Margrave et ses vassaux, entre les Chevaliers et leurs colons, la distance est trop grande : et c'est la volonté absolue de ces chefs religieux militaires et patriarcaux qui d'abord les impose d'en haut à ces déracinés sans droits individuels ni collectifs, à cette mosaïque bigarrée sans cohésion naturelle ; ou bien, plus tard, elles se refont aussi absolues par suite de nécessités permanentes, de conditions d'existence implacables qui, à travers les dynasties et les siècles, leur impriment le même caractère autocratique. Héritiers des grands maîtres de l'Ordre et des Margraves, les Hohenzollern rétablissent dans l'anarchie du pays dont ils héritent l'autocratie ancienne ; comme eux ils se font les pères spirituels et les chefs militaires de leurs sujets : comme eux ils sont les maîtres absolus de leurs évêques, de leurs nobles, de leurs bourgeois et de leurs paysans, justiciers suprêmes comme aux temps où leurs prédécesseurs fondaient hors des limites de l'Empire et de la Chrétienté, sur les masses flottantes qu'ils traînaient avec eux, leur puissance autonome aux limites territoriales incertaines.

Entre ces chefs et leurs sujets, les relations dès l'origine sont personnelles et sont directes : nulle hiérarchie féo-

dale compliquée où leur autorité se morcelle et périclite, nul droit supérieur ni antérieur à leurs droits : nul appel : l' « avoué » qui sert au moyen-âge d'intermédiaire entre les margraves et leurs sujets n'a ni titre héréditaire ni même viager : ils le déplacent, le remplacent ou le révoquent à merci; et cette tradition d'autocratie patriarcale peut subir des éclipses ; elle renaît toujours ; et bien des traits de l'autorité des premiers margraves brandebourgeois se retrouvent chez les électeurs et les rois qui leur succèdent. C'est directement, que ce soient les faibles états qu'ils détiennent d'abord ou les vastes possessions qu'ils acquièrent et la formidable administration et la bureaucratie qu'elles finissent par exiger, c'est en personne, par une ingérence et une surveillance perpétuelles, avec une croyance ou une capacité de compétence universelle que les chefs du pays gouvernent leur domaine, depuis les margraves jusqu'à Frédéric le Grand, jusqu'au touche-à-tout Guillaume II. Et à cet État ainsi créé de toutes pièces, qui ressemble plutôt à une garnison ou un régiment qu'aux États voisins, plutôt à une machine qu'à un organisme vivant, qui n'a d'autre histoire que l'histoire de sa formation et de ses chefs, électeurs et rois se subordonnent comme ils lui subordonnent toutes les forces vives dont ils disposent en souverains absolus : religieuses, économiques, sociales, militaires ; de cet État qui est leur

œuvre et la propriété de leur sang, ils ne sont que les premiers serviteurs. « Je suis le Ministre de la Guerre et le Ministre des Finances du Roi de Prusse », disait Frédéric-Guillaume I : « Ich dien » est la devise de l'autocrate Frédéric le Grand. Cette conception mystique du roi de Prusse idéal, vivante incarnation de l'État éternel, perpétuel comme lui, il n'y a pas un Hohenzollern qui ne s'en inspire, si faible ou si puissant qu'il soit ; et à partir d'Iéna, il n'y a pas un Allemand qui ne la partage et qui ne voie dans ce roi et dans ce pays l'instrument prédestiné non seulement du salut de la Prusse, mais de la libération allemande. La Prusse de Frédéric II croule dans la tourmente napoléonienne : entre les mains débiles de ses successeurs, le redoutable mécanisme de ses institutions et de son administration était devenu une bureaucratie myope et inefficace ; son armée, dominée par les conceptions académiques de pédants bornés, n'était plus bonne que pour la parade et la défaite ; son œuvre périclite, les destinées de la Prusse semblent à jamais compromises. Mais de l'excès même de la désorganisation et du malheur naît le salut : le pays a trop souffert des guerres de Napoléon ; trop d'intérêts sont attachés à la préservation du royaume ; son existence importe trop à l'Allemagne et à l'Europe. D'autres mains reprennent l'œuvre éternelle, d'autres cerveaux s'inspirent de

ces destinées et les élargissent. Une fois de plus la Prusse trouve dans les sources permanentes de son existence et de sa grandeur, la guerre et des apports étrangers de valeurs humaines, de nouvelles forces. Une nouvelle colonisation, libre celle-là, et volontaire, apporte au seul État véritable que connaisse l'Allemagne les capacités et les énergies de construction qu'il n'a plus. De partout affluent les ouvriers de cette tâche. Le Nassovien Stein, les Hanovriens Hardenberg et Scharnhorst, le Saxon Gneisenau, le Mecklembourgeois Blücher, d'autres qui viennent spontanément de toutes les parties de l'Allemagne, s'associent à l'œuvre sacrée. Une immense espérance les soulève. Par la triple discipline traditionnelle renforcée, intellectuelle, administrative, militaire, par l'école, la bureaucratie, l'armée, ils refont le pays et dressent pour leur Dieu commun, l'État, maître absolu de ses sujets, les générations dociles qui n'existent que pour son service. Leur effort combiné reconstruit une nouvelle Prusse, plus forte, et nourrie maintenant, non plus seulement d'apports artificiels, mais de toute la sève allemande, qu'elle aspire puissamment par toutes ses racines, et qui lui apporte des sentiments nouveaux, des idées nouvelles, des aspirations et des rêves patriotiques qui dépassent son nationalisme étroit et égoïste. L'Université de Berlin est fondée, « garde du corps intellectuelle des

Hohenzollern, casernée » (einquartiert)[1] à l'ombre du palais des rois de Prusse ; et pour la première fois les forces intellectuelles de l'Allemagne s'enrôlent à leur service. L'alliance est à jamais conclue entre l'esprit allemand et la force prussienne, l'un subordonné à l'autre et humble serviteur de ses desseins, entre l'universelle aspiration vers l'unité née de la guerre de libération et le soldat héréditaire qui seul peut la réaliser. L'Allemagne fascinée par les réussites prussiennes devient une Prusse agrandie, dressée comme elle pour l'obéissance machinale et passive, et comme elle tournée tout entière vers le matérialisme, le réalisme brutal et sans scrupules. Elle prend comme devise le mot cynique de Frédéric II : « L'on n'a jamais tort quand on réussit » ; et cet évangile du succès à tout prix, cette idolâtrie de la force devient sa religion. L'irrésistible contagion la gagne tout entière et la transforme hideusement en peuple de proie. La formidable machine artificielle dont se servira Bismarck et l'Empire achève de se constituer sous l'action des ouvriers de cette transformation et de leurs successeurs ; leur effort se superpose aux efforts anciens ignorés ou oubliés, mais pareils, et qui tous, depuis toujours, convergent avec une force croissante vers les mêmes détentes automatiques de fonctionnement mécanique, vers les

[1] Du Bois-Reymond, discours du 5 août 1870.

mêmes doctrines de violence, vers les mêmes efficacités d'action guerrière. Depuis que la Science moderne est venue ajouter une nouvelle perfection à sa structure, aucun rouage ne lui manque plus. L'instrument définitif que les siècles et les dynasties et les dévouements ont peu à peu façonné pour des fins d'organisation et de domination matérielles, et ces fins seules, est prêt.

II

THÉORIE DE LA RACE

Depuis longtemps déjà, l'Idée qui l'appliquera à ses réalisations est née et grandit. Elle est d'ordre mystique et ne vient pas de la Prusse. La conception mystique du Roi de Prusse idéal et éternel est le seul mysticisme qu'on trouve dans le dur et positif esprit prussien. Celui-ci n'a jamais travaillé que pour sa propre grandeur ; il a vécu de l'Allemagne et non pour elle, pour ses propres fins égoïstes et non, comme les historiens allemands voudraient nous le persuader, pour quelque sainte et mystérieuse mission allemande à laquelle le Dieu de l'Allemagne l'a destiné.

C'est du dehors que lui est venue l'inspiration d'une mission providentielle autre que son propre développe-

ment; c'est de l'Allemagne, mère des philosophies et des mysticismes, que naissent les théories d'unité allemande, d'empire, d'universelle domination allemande, de l'infinie supériorité du sang teutonique et des devoirs et des droits monstrueux que cette supériorité lui confère. C'est du mariage entre cet esprit et les instincts de proie prussiens que sort l'inhumaine doctrine de l'État élu par le Dieu de force qui mène le monde. Cette conception de l'État qui est au-dessus de toute moralité et de tous préjugés, la Prusse l'a sans doute toujours appliquée en conscience, et en a fourni le prototype, mais elle n'aurait su la formuler avec cette aveugle raideur de logique scolastique ni l'ériger en principe absolu. Elle n'a point le sens de l'Universel : son domaine est la terre et non l'air. C'est pour d'autres fins que les rudes artisans de la puissance militaire prussienne ont forgé l'instrument dont se servent aujourd'hui les théoriciens de la culture teutonique, les fanatiques de la nouvelle religion : l'ivresse de ces idéologues n'aurait inspiré à l'âpre réalisme de Frédéric II, de Guillaume I, de Bismarck et de Moltke, que mépris et horreur, car ces idéologues transforment en chimères, Wind und blauer Dunst, dirait le Roi Sergent, l'œuvre séculaire fondée sur des réalités et non des nuages, et la ruinent.

Qu'un germe meurtrier d'expansion indéfinie, de

développement monstrueux menaçant et intolérable, fût contenu dans cette Prusse condamnée par la loi de sa nature à croître toujours ; que l'influence de ses réussites et de son exemple ait d'abord contaminé l'Allemagne, rien de plus certain. Mais c'est l'Allemagne idéaliste, l'Allemagne étrangère par son esprit, son passé et son âme, qui a distillé et versa dans ce corps barbare le philtre enivrant qui aujourd'hui le précipite et la précipite aux abîmes.

Alliance étrange et que nul n'aurait pu prévoir au XVIII^e^ siècle. Entre la Prusse à peine allemande et l'Allemagne, les différences de nature et d'esprit, de passé et de destinées sont en effet telles, que beaucoup d'historiens allemands ont nié la possibilité de toute fusion féconde. Entre le Junker à demi barbare, produit d'une sélection et d'un entraînement guerrier huit fois séculaires, fabriqué comme un pur sang par d'incessants croisements entre ses pareils, spécialisé comme un instrument de meurtre et comme un instrument de meurtre impropre à d'autres usages, entre ce réaliste borné, animé du nationalisme le plus étroit qui fût jamais et le vaste esprit d'un Gœthe ou d'un Herder, idéalistes et cosmopolites, quelle commune mesure et quelle entente possible ? Et par quelles voies la paisible, l'idyllique, la philosophique Allemagne, dont l'idéal était la culture et non le patriotisme, l'Humanitas, le cosmopolitisme et

non le nationalisme, l'empire des idées et non du monde, par quel miracle cette sentimentale ménagère s'est-elle transformée en Bellone ivre de domination matérielle et de meurtre ? Lorsque son pays se débat dans une lutte pour l'existence même, qu'écrit Gœthe? Le « Divan »; et sa pensée se réfugie dans les jardins enchantés de la Perse, les mollesses et les délices de Saadi et de Hafiz. Plus tôt Lessing déclare que le patriotisme n'est qu'une héroïque faiblesse dont il est heureux d'être débarrassé; et Jacobi s'écrie : « J'entends partout aujourd'hui ce mot « allemand » : qu'est-ce donc qu'un Allemand ? J'essaie en vain d'attacher un sens précis à ce terme » ; et ce blasphème n'étonne pas. — Que l'on considère le chemin parcouru depuis ces jours encore proches et l'on pourra mesurer les étapes traversées, et la profondeur de l'abîme qui sépare les deux Allemagne.

Et cependant ce sont ces idéalistes, ces sentimentaux, ces intellectuels, ces humanistes et ces philosophes, qui inconsciemment, par des voies détournées, d'insensibles gradations, créent cette Allemagne qu'ils désavoueraient. Ils là créent spirituellement, comme les Hohenzollern ont créé matériellement la Prusse, mais par une création à peine moins artificielle.

Les moments de cette création se laissent facilement saisir.

Et tout d'abord, c'est l'idée féconde de la Race que dégagent ces historiens et ces philosophes, le rôle historique de l'Allemagne, la mission providentielle du Teuton dans le monde. Aux humiliés que sont leurs compatriotes, ils prêchent un évangile de consolation et d'orgueil. Et jamais auditoire ne fut mieux préparé à l'écouter.

1. — *Sa mission historique.*

Chaque peuple a une idée fort claire de son importance historique et il est rare que cette importance lui paraisse faible ou que cette idée pêche par excès de modestie. Mais chez certains, le peuple d'Israël, par exemple, l'Angleterre impérialiste, l'Allemagne, la Grèce moderne, le souvenir des grandes choses accomplies par les ancêtres, de l'action spirituelle ou civilisatrice ou de domination exercée par l'âme, l'esprit ou l'énergie de la race, le sentiment de ses devoirs et de sa destinée, bref, de sa mission, pénètre si profondément la substance nationale ou ethnique qu'elle devient une des forces qui déterminent son développement, une des puissances d'inspiration les plus fécondes de ses actes et de ses pensées. Cela est surtout vrai dans les moments de vie profonde où la souffrance, la défaite ou le triomphe exaltent l'âme d'un peuple, lui font prendre une plus forte conscience de son

être, et chercher dans le passé ou l'avenir des consolations ou des revanches, des motifs d'espérer ou de vouloir, de conquérir ou de résister.

Et tel a été le cas de l'Allemagne morcelée et humiliée, livrée à l'anarchie intérieure permanente et à l'invasion perpétuelle, hantée par le rêve millénaire toujours déçu de l'unité et de l'empire, consciente de cette unité foncière à travers la misérable dispersion de ses forces en une poussière de petits États impuissants. Longtemps, obscurément, les tronçons séparés de ce grand corps vague et mutilé ont tendu à se rejoindre pour former un tout cohérent, une nation ; et longtemps avant que ces tronçons aient été soudés par le fer et par le sang en 1870, l'effort fervent de ses poètes et de ses historiens, de ses philosophes, de ses critiques et de ses philologues, avait, aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, patiemment reconstitué — ou plutôt créé — une conscience nationale avec les fragments épars des vieilles légendes, les traditions, les souvenirs des empereurs d'autrefois, Ottonides, Hohenstaufen, qui portèrent si haut la puissance de leur sang, réveillé les confuses aspirations germaniques et retrouvé les titres de noblesse de la race. La création idéale a précédé la vivante réalité contemporaine, et l'Allemagne une, la grande Allemagne, a existé dans le rêve et l'aspiration de ses fils, a été créée par leurs désirs bien avant d'avoir

été réalisée par le glaive. Entre les trois manifestations capitales germaniques, les invasions barbares, la Réforme, plus tard la guerre de 1870, ces rêveurs découvrent un lien mystique, une unité profonde où se révèle la mission de l'Allemagne, mission presque divine de purification et de régénération qui s'est affirmée dès l'apparition du Teuton dans l'histoire. La religion de leur passé et de leur sang est née, et ce culte de leurs ancêtres qui rend réels et vivants tous les chefs de leur race, et le lointain Arminius plus près d'eux aujourd'hui que Vercingétorix de nous, car ce premier des Hermann allemands est un héros national plus glorieux et plus significatif que le nôtre, et mieux que lui inspirateur d'héroïsmes et d'enthousiasmes. Ce vainqueur des légions de Varus est la première incarnation de cet esprit d'indépendance et de fierté germaniques, de libre subordination au chef choisi, non d'obéissance au maître imposé, de soumission volontaire et non servile, de fidélité consentie et de fraternelle égalité qui, quelques siècles plus tard, purgea la terre malade de la corruption romaine, régénéra les troupeaux d'esclaves qu'elle ployait sous son joug, et fit surgir sur les ruines de l'antiquité le monde de la féodalité et de la chevalerie.

Du fond des forêts germaniques, le sang élu apporte ses flots purificateurs et des sentiments inconnus au

monde antique. le sentiment de l'honneur, le respect de la femme, la fidélité à la parole donnée et au chef choisi. Le torrent déchaîné a trouvé sa pente et ses isssues. A partir des premières invasions cette poussée des barbares pauvres vers les vieilles civilisations riches, du Septentrion vers le Midi, vers les pays de lumière, de luxe et de beauté, n'a plus cessé ; et l'antique lutte entre le Nord et le Midi dure encore : Arminius et les chefs barbares ne sont pour ces théoriciens que les premiers d'une longue lignée de vainqueurs dans cette lutte millénaire du Teuton contre le Romain, de l'esprit de libre examen contre le principe d'autorité, de la simple et sérieuse et taciturne Allemagne parée de toutes les vertus domestiques contre Rome et les fils de Rome, de la Deutsche Treue contre la profonde, la foncière immoralité du Latin : et ce héros qui fixa pour toujours la direction de sa race et montra du doigt le chemin qu'elle devait prendre, la mission de purification qu'elle devait accomplir, est plus qu'un chef ; il est un symbole et une inspiration [1]. C'est le soldat de Dieu que le Germain, dans cette philosophie de l'histoire ; et chaque fois qu'une œuvre surhumaine décourage l'effort humain, dépasse les forces des autres races,

[1] En 1870 les soldats allemands chantaient le chant national « Der Gott der Eisen wachsen liess » qui dit : « Nous partons pour livrer la bataille de Hermann, et nous voulons nous venger. »

c'est à un Allemand que Dieu la confie. C'est sous son effort qu'a croulé le monstrueux empire romain ; c'est lui qui a balayé toute la pourriture accumulée d'un monde tombé en décomposition, d'une société qui mourait de ses vices. Que mille ans plus tard il faille purifier cette autre sentine d'iniquité qu'était devenue — disent-ils — l'Eglise romaine, héritière du rêve de domination universelle de l'Empire romain et d'universel nivellement des esprits, de tous ses vices d'esprit et de cœur ; qu'il fût temps de châtier la France frivole, ivre d'orgueil guerrier et de péchés, l'Allemagne est encore là pour prêter main forte à l'Éternel. L'ouvrier obligé de ces œuvres de Dieu est un Allemand, parce qu'à ces rudes besognes seule sa force héroïque et pure est adéquate, et seul son sang vierge peut rénover les races affaiblies en décadence ; et Luther continue ses lointains aïeux des invasions barbares, et Bismarck, Luther. Si en 1870, l'Allemagne tout entière se rua sur la France, ce ne fut pas seulement une querelle politique qui précipita sur nous les masses germaniques, ni l'espérance de l'unité, le seul rêve de domination : c'est du fond de l'histoire, de la mémoire et de l'instinct de la race que venait l'onde de sentiments, de haines, d'aspirations qui les parcourut : ce fut moins le choc de deux ambitions et de deux peuples que le moment culminant dans une lutte deux fois millénaire, une des

batailles dans cette interminable guerre entre deux esprits impénétrables l'un à l'autre, entre deux conceptions qui s'excluent, l'idéal latin et l'idéal germanique, qui, à travers les siècles, ont déterminé des croyances, des formes sociales, des politiques, des actions et des rêves, une esthétique et une philosophie opposées et inconciliables.

— En 1914, après les victoires de 1870, quarante-quatre années d'enivrante prospérité, d'hégémonie incontestée, d'incesssante propagande de ces idées, pense-t-on que l'Allemagne soit parcourue par de moindres courants, que cette onde de sentiments héréditaires se soit affaiblie, que sa foi dans sa mission et son étoile ait diminué ?

2. — *Son panthéisme : son culte de ses dieux indigènes et de la vaillance : sa conception de la vie.*

Parallèlement à cette propagande et à cette œuvre, un autre travail de création s'est poursuivi, plus puissant encore si ses effets ont été plus lents à se produire. Celui-ci va plus profond, jusqu'à l'âme même de la race, jusqu'à son essence, et sur des bases plus solides que l'interprétation de l'histoire, sur les sentiments fondamentaux et caractéristiques du Teuton, sa psychologie et ses réactions permanentes, il fonde de nouvelles preuves

de l'unité essentielle de cette race, de son originalité, de sa supériorité infinie, de sa mission.

Pendant que ces historiens, ces critiques, retrouvent les titres de noblesse des Germains, leur rôle dans l'histoire, d'autres et des poètes, des philosophes, des philologues, des musiciens, retrouvent les dieux de la Terre allemande, exaltent ses héros mythiques, la religion des forces naturelles que la longue erreur chrétienne n'a pu détruire, tout un monde de sentiments si profonds, si passionnés, si unanimes en Allemagne, qu'ils semblent l'émanation même de la terre et la conscience de sa vie sourde. A ce sol créateur de Dieux toujours vivants qu'est son sol, l'âme de l'Allemand est reliée par mille liens; et seul aujourd'hui en Europe il possède une mythologie et une mystique inspiratrices de ses actes. Par essence il est panthéiste et mystique. Partout il reconnaît la Vie, et que dans le monde tout est esprit, que derrière les apparences se cachent les réalités vraies, que la vie est chose mystérieuse et merveilleuse, sérieuse et divine, est symbole et songe, qu'une âme commune pareille à son âme réside dans toutes les choses et se révèle à son œil, qui seul aujourd'hui sait voir, à son oreille, qui seule aujourd'hui sait entendre, que la terre, les nuages, l'eau, le feu, le vent, les arbres, les bêtes, participent au vaste rêve universel, parlent un

langage très clair aux enfants de la Nature qui, comme lui, sont restés près de la grande Mère commune et en communication avec elle. Depuis les lointaines légendes primitives jusqu'aux drames de Wagner, ce profond panthéisme germanique et les sentiments connexes ont persisté : ils sont l'héritage commun de toute la race, un titre de gloire, une preuve de sa supériorité. Ses manifestations vont depuis le conte de fées jusqu'à la philosophie la plus ardue, depuis le mythe barbare et la chanson populaire jusqu'à la plus haute, la plus subtile poésie métaphysique, depuis l'humble merveille enfantine jusqu'au symbole grandiose, jusqu'à la vision auguste du *Prolog im Himmel*. Et c'est ainsi que tous, depuis le rustre jusqu'au savant, hommes, femmes, enfants, sans exception, participent chacun selon ses capacités à cette commune richesse que l'Allemagne est seule à posséder aujourd'hui. Car l'âme de l'Allemand est infiniment plus naïve, plus primitive, plus près de ses origines et de la Nature que notre âme. Longuement elle a écouté les murmures du vent, les rumeurs de la forêt pleine de vies obscures ; et puérile et profonde elle a peuplé l'obscurité et l'espace, les eaux, la terre, de prestiges et de magies, d'existences fantastiques, sournoises, malicieuses, hostiles ou amicales, et rêvé l'épopée des bêtes. Ce n'est pas en vain que le Germain est resté tant de siècles isolé dans

ses marécages, ses forêts, son hiver ; son âme sérieuse a gardé le souvenir des longues solitudes où elle a écouté les voix de la Nature, muettes dans les villes, et de son cœur replié sur soi, interrogé anxieusement la destinée et poursuivi dans le silence l'interminable dialogue avec l'Invisible qui ne s'achève qu'avec la mort. L'homme du Nord paraîtra toujours gêné et lourd à ses brillants aînés méridionaux, et ses discours auprès des leurs paraîtront souvent bien confus, prolixes et barbares. Mais il trouvera parfois des accents auprès desquels toute autre parole paraîtra frivole. Et toujours la gravité religieuse, la profonde humanité de ces accents, cette obsession du mystère, cette communion avec sa terre et l'universelle Nature, ce sentiment qu'il est en relation directe avec les forces éternelles qui créent la vie et qu'il en reçoit des communications sacrées, que son intuition directe l'éclaire mieux que les trompeuses clartés de la « Raison » dont le Latin se targue, qu'en lui la volonté et l'esprit de la Terre, de sa Terre, prennent conscience et agissent, lui sembleront une noblesse déniée aux autres races, et supérieure à leurs noblesses. Et c'est ainsi que ce mysticisme où se mêle tant d'orgueil, tant de vanité nationale, devient un patriotisme : Deutschland, Deutschland über Allés, terre sacrée élue par dessus toutes les terres : *ses* fleuves et *ses* forêts, *ses* chansons et *son* âme

ne sont qu'à lui : où trouver rien qui les égale? C'est pour lui que coule le Rhin : comme il y a deux mille ans le Rhin, le Rhin allemand, est divin ; Treitschke ne le quitte qu'avec des larmes. « Demain », écrit-il à un ami, « je verrai le Rhin pour la dernière fois. Le souvenir de ce noble fleuve maintiendra la pureté de mon cœur et me préservera des pensées mauvaises et tristes jusqu'à la fin de mes jours. » Pareils élans seraient difficilement inspirés à un Français par la vue de la Seine ou de la Garonne. De tels sentiments éclairent l'attachement passionné de l'Allemand pour tout ce qui est allemand ; ils viennent du plus haut de son passé, du plus profond de son être. Véritablement, pour le Teuton, sa terre est divine et il participe avec orgueil à sa divinité : seul parmi les fils de l'homme aujourd'hui, il puise, comme il y a deux mille ans, dans son sol et ses dieux indigènes, les principes inchangés de sa force et de sa pensée, des inspirations et des directions de destinée ; et seuls ses dieux ancestraux ne sont pas morts. Au milieu des races oublieuses de leurs aïeux et de leurs cultes spontanés, lui seul ne vit pas d'emprunts, et sa religion est l'œuvre de son sang. Son présent sort de son passé et le continue : der alte, der deutsche Gott, Odin, le dieu des batailles, guide toujours ses destinées : comme Odin il se penche pour écouter les paroles entre-

coupées de rêves et de silences d'Erda : les héros de sa mythologie et de son histoire barbare inspirent toujours sa conception de la vie, qui, pour être noble, doit être périlleuse, doit être lutte et conflit toujours. « Pourquoi vous battez-vous sans cesse? » demandait l'empereur Julien au chef d'une tribu germanique du Rhin. « Parce qu'il n'y a pas au monde de plus grand bonheur que de se battre », lui répondit celui-ci. Et dans cette réponse l'Allemand reconnaît mieux qu'un simple instinct barbare de pillard : la vocation de son sang et la philosophie de l'existence qui seule crée la force et la maintient, confère la noblesse et la supériorité vraies. La lutte est sa destinée, et sa mission la Guerre. Le souffle héroïque des Eddas, la sanglante poésie des Niebelungen, le lyrisme de Nietzsche, l'éternel instinct de combat du chef barbare, du baron féodal, du reître, des rois qui par la guerre et la guerre seule ont rendu à l'Allemand sa place dans l'univers ; action et rêve, tout sort pareillement de la même force obscure qui est la Volonté du monde. C'est l'effort, l'effort incessant et héroïque qui est la loi divine et la marque sacrée des races nobles : elles dégénèrent lorsqu'elles n'entendent plus, n'écoutent plus l'impitoyable voix qui est la voix de l'éternelle Nécessité. Dans cette Religion de la Vaillance qui se greffe sur les conceptions premières des historiens et des philosophes allemands, la mission du

Teuton n'est plus une simple mission morale de purification ; elle n'est plus seulement un devoir envers les autres, envers soi-même et Dieu ; elle ne vise pas seulement l'empire : elle est une fin en soi, une discipline désintéressée en même temps qu'égoïste et agressive, comme le Bushido japonais, la voie du Samouraï. Elle crée le royaume des Forts, des maîtres de la terre, et sa morale n'est pas celle du Christ, mais celle d'Odin ; la morale des esclaves ne la lie pas ; elle ne connaît d'autre loi que la loi intérieure, qui est volonté de puissance, héroïque exaltation, mépris de la sécurité et de la mort, *amor fati*, l'acceptation, — mieux, l'amour de toutes les destinées, de la défaite comme de la victoire, de la mort comme de la vie, qui pareillement ne sont que des moments et des phases de l'incessante Lutte. « Vous avez entendu dire dans des temps anciens : Heureux les doux, car ils hériteront la terre ; mais je vous dis : Heureux les vaillants, car ils feront de la terre leur trône ; et vous avez entendu des hommes dire ; Heureux les pauvres d'esprit ; mais je vous dis : Heureux les magnanimes et les libres d'esprit, car ils entreront dans le Valhalla. Et vous avez entendu des hommes dire : Heureux les pacifiques ; mais je vous dis : Heureux ceux qui font la guerre, car on les appellera, non pas les enfants de Jahvé, mais les enfants d'Odin, qui est plus grand que Jahvé. »

Toute aspiration vers un état d'équilibre, de repos est une dégénérescence. « Vous chercherez votre ennemi, dit Zarathustra, vous combattrez votre combat, vous lutterez pour votre pensée ! Et si votre pensée succombe, votre loyauté devra se réjouir de sa défaite ! »

La guerre est l'état permanent de l'âme noble :

« Vous aimerez la paix comme un moyen de guerres nouvelles. Et la courte paix mieux que la longue. »

« Je ne vous conseille pas le travail, mais la lutte. Je ne vous conseille pas la paix, mais la victoire. Que votre travail soit une lutte, que votre paix soit une victoire ! »

« Une bonne cause, dites-vous, sanctifie même la guerre. Mais moi je vous dis : c'est la bonne guerre qui sanctifie toute cause. »

Le courage est la vertu suprême. Il n'y a de pires vices que la pitié et la faiblesse.

« La guerre et le courage ont fait plus de grandes choses que l'amour du prochain. Ce n'est pas votre pitié mais votre bravoure qui sauva jusqu'à présent les victimes. »

« Qu'est-ce qui est bien ? demandez-vous. Être brave, voilà qui est bien... Qu'importe la vie longue ? Quel guerrier veut être ménagé ? »

« Voici la nouvelle loi, ô mes frères, que je promulgue pour vous : Devenez durs. »

« Qui atteindra quelque chose de grand s'il ne se sent

pas la force et la volonté d'infliger de grandes souffrances ? »

Cet évangile n'est pas qu'un mysticisme : cette poésie et cette philosophie se traduisent en formules concrètes et scientifiques pour l'homme moderne. Il se justifie de Darwin autant que de Siegfried ou d'Arminius ; il s'inspire des nécessités de l'expansion commerciale et de l'exemple des réussites prussiennes autant que du lyrisme de Nietzsche, et il n'y a pas en Allemagne un commis qui ne le professe. « La guerre est la mère de toutes choses », disait Héraclite ; et après lui la science moderne répète le même axiome. Elle est le fondement de la vie, une nécessité biologique ; elle est pour Treitschke comme pour Thucydide le « βίαιος διδάσκαλος », le dur maître qui enseigne la leçon suprême ; et pour l'Allemand aujourd'hui comme pour Mahomet et les Arabes autrefois, elle est mieux qu'un héroïsme : elle est l'acte divin et la volonté de Dieu sur la terre ; et par Dieu, entendez la Force éternelle qui veut la vie. Chaque année a vu paraître en Allemagne près de sept cents livres qui ont la guerre pour thème. Elle est l'obsession et le rêve du pays, et une préoccupation si universelle est significative. Les théoriciens de l'État, Treitschke en tête, l'ont développée et nourrie de toute l'ampleur de leur érudition historique, de toute l'ardeur de leur brûlant patriotisme,

de toute leur culture dans le sens le plus large du mot, avec une intransigeance de logique abstraite et absolue qui est la marque de l'esprit allemand ; car la guerre pour eux est la politique par excellence, la suprême manifestation de l'État.

III

THÉORIE DE L'ÉTAT ET DE LA GUERRE

Qu'est-ce donc que cette théorie de l'État, instrument de guerre et soldat de l'Idée ? et que ce dernier mysticisme qui vient s'ajouter à tous les autres ?

Depuis Kant, Hegel, Fichte, toute une école les a développés : l'Allemagne tout entière accepte aveuglément une doctrine qui n'est que la transposition en termes métaphysiques de l'idée de l'État tel que la Prusse l'a conçu et réalisé, prototype et modèle presque divin, qui a, dit Hegel, « le droit suprême vis-à-vis de l'individu ; car son premier devoir est d'être membre de l'État, dont l'Idée doit être vénérée comme un Dieu réel sur la terre ». Et que l'on ne croie pas que ce sont là rêveries périmées de philosophes. La doctrine est vivace et le plus populaire des historiens allemands, Treitschke, dont l'influence dans son pays et notamment sur le corps des officiers a été immense, l'a traduite pour tous sous

forme accessible et l'a propagée. « L'État, dit-il (*Die Politik*, *passim*), est ce qu'il y a de plus haut dans la société humaine ; au-dessus de lui il n'y a rien absolument dans l'histoire du monde. » Il est l'organisme suprême, le dernier aboutissant de l'immense évolution : il est l'État *exclusif :* der geschlossene Staat ; et Treitschke ne conçoit point de place au-dessus de lui pour une réunion d'États, un comité des nations. Par essence il est la Force : der Staat ist Macht : « Maintenir sa puissance est le plus haut devoir de l'État... de toutes les défaillances politiques, c'est la faiblesse qui est la plus abominable et la plus méprisable : c'est le péché contre le Saint Esprit de la politique ». Le devoir suprême pour l'État est de s'affirmer : il constitue pour lui sa moralité totale et absolue. Le devoir de l'individu est de se perfectionner ; celui de l'État est de se fortifier toujours ; et à ce devoir nulle limite, nulle obligation envers des tiers ne peut être opposée. Les nécessités successives de son existence sont sa seule loi ; son passé ne lie pas son avenir ; aucun traité, aucune convention reconnue par lui ne peut gêner son devoir permanent de souveraineté. Celle-ci est absolue et nul préjugé ne doit l'entraver. « Il y a une certaine vérité dans la maxime que la fin justifie les moyens. » Il ne reconnaît pas les lois de la morale ordinaire. « Il est absurde de conseiller à un État qui lutte contre un autre

État de prendre d'abord le catéchisme à la main. »

De la nature de l'État, il suit qu'il ne peut reconnaître « aucun arbitre à ses actes supérieur à lui-même ». Toute promesse, tout traité est limité par la condition « *rebus sic stantibus* » : que la situation change et aucun traité ne tient plus[1].

C'est « par la guerre et la conquête que l'État se constitue ». — « La guerre est sainte » ; elle est une loi établie par Dieu. Elle est le « remède suprême aux maux dont souffrent les États ». Elle est la purificatrice. Elle est une école d'héroïsme et de vertu. « Nous avons appris

[1] A coup sûr ce moraliste, ce parfait honnête homme dont la vie fut sans tache aurait approuvé la violation de la neutralité belge. Qu'on lise dans *die Politik* l'extraordinaire chapitre où Treitschke reproche à Frédéric-Guillaume IV d'avoir rétabli en 1849 l'ordre en Saxe et en Bavière, et puis d'en être reparti sans les annexer à la Prusse. C'est un péché contre son État qu'il a commis. « Ce fut une inconcevable faiblesse », dit il. « Le sang de la Prusse a été versé pour rien ! » — Il est curieux de lire à la lumière des évènements récents le passage où Treitschke s'élève contre les prétentions de la Belgique à invoquer le droit international. « Peu de gens se rendent clairement compte aujourd'hui combien il est ridicule que la Belgique se considère comme le foyer du droit international. Un État dont la situation est anormale ne peut avoir qu'une conception anormale du droit international. L'État belge est neutre : c'est un eunuque : il ne peut engendrer un droit international sain. » Bernhardi, le disciple de Treitschke, va plus loin. Il déclare qu'il est loisible de se demander si la Belgique n'a pas cessé d'être neutre, puisqu'elle a acquis en Afrique de vastes colonies, que personne ne prévoyait quand on a établi sa neutralité. De là à la thèse du juriste de la *Gazette de Voss* qui prouve clairement que c'est la Belgique qui a violé sa propre neutralité et non l'Allemagne, puisqu'elle s'est permis de s'opposer *par les armes* au passage de l'armée allemande, il n'y a qu'un pas, et c'est avec aisance que ce grave esprit le franchit.

à reconnaître que ce qui constitue *la force majestueuse de civilisation contenue dans la guerre* est précisément *ce qui semble à l'observateur superficiel brutalité et inhumanité.* Que pour la Patrie l'on vainque tout sentiment naturel d'humanité, que des hommes se massacrent sans rien avoir à se reprocher, cela peut paraître d'abord une chose affreuse : c'est en cela cependant que réside la grandeur de la guerre. L'homme ne doit pas seulement se montrer prêt à sacrifier sa vie, mais tous les sentiments les plus profondément enracinés dans son âme... voilà ce qu'il y a de moralement sublime dans la guerre. » Et ailleurs il écrira : « Il ne convient pas à des Allemands de répéter les lieux communs des apôtres de la paix ou des prêtres du Veau d'or, ni de fermer les yeux devant les nécessités cruelles de notre époque. Oui, notre époque est une époque de guerre, un âge de fer. Que les forts l'emportent sur les faibles, c'est là loi inexorable de la vie ». Et pour ces faibles il n'a aucune pitié : il est convaincu que le « salut de l'Allemagne ne peut être obtenu que par l'anéantissement des petits États ». Et que l'on ne croie pas que Treitschke soit seul à penser ainsi : Niebuhr, Ranke, Mommsen, Sybel, Häusser, Droysen, Gneist, Giesebrecht, et tous les bons Allemands ne pensent pas autrement ; et c'est un sentiment unanime que ces historiens expriment dans leurs écrits. « Pour

moi l'humanité finit aux Vosges », a dit Guillaume II. Et telle est la conception de l'État allemand que c'est à la lettre qu'il faut entendre ces paroles.

Toute nue, cette doctrine peut surprendre nos esprits de Latins niaisement épris de vagues formules humanitaires. Treitschke croit la justifier par la théorie que la culture d'un peuple et sa force ne font qu'un : elles ont même racine et pareillement sont l'expression des forces vitales obscures qui créent les peuples ; c'est pour propager sa culture que l'État existe ; l'emploi de sa force trouve sa justification dans les fins supérieures qu'elle poursuit. La fin justifie les moyens.

On s'est indigné quand on a vu par le manifeste des intellectuels allemands qu'ils ne séparent pas la culture de l'Allemagne de son militarisme, et déclarent que sans lui cette culture n'existerait pas. Cette déclaration, pour qui connaît la pensée allemande, n'est pas une nouveauté : rien de plus certain ni de plus logique pour un Allemand ; point d'affirmation plus inoffensive. La force est un instrument de culture, le plus persuasif selon Treitschke. « Chaque dragon qui assomme un Croate fait plus pour la cause allemande que le plus affiné des cerveaux politiques de sa plume la plus acérée. » C'est de force qu'on ramène les récalcitrants dans le giron de la culture allemande ; on n'a pas à les consulter. « Nous autres

Allemands, qui connaissons l'Allemagne et la France, nous savons mieux que les Alsaciens où est leur vrai bien : mieux que ces malheureux qui par suite de leur commerce avec les Français ont vécu dans l'ignorance de la nouvelle Allemagne. Nous leur rendrons leur vraie identité malgré eux. Dans les immenses changements du présent, nous avons trop souvent vu avec un joyeux étonnement l'action immortelle des forces morales de l'Histoire pour pouvoir attribuer une importance absolue à un Référendum sur la question de l'annexion. Nous en appelons des vivants aux morts[1]. »

Sous la pédanterie prussienne de la forme, la pensée est claire : les Alsaciens redeviendront Allemands comme ils l'ont déjà été, par le réveil des instincts des morts. Ce sont ces morts, Allemands ceux-là, qu'il faut consulter, et non les vivants momentanément oublieux de leur race, dont la mémoire leur reviendra un jour.

Est-il nécessaire de multiplier les citations ? La doctrine est claire et les longs développements militaires que lui donnent Bernhardi dans son livre « *Deutschland und der nächste Krieg* » et les divers théoriciens de la guerre, n'ajoutent rien à son essence[2]. Mais à la guerre,

[1] Was fordern wir von Frankreich ?

[2] Voir surtout les chapitres I à VII du livre de Bernhardi. Voir aussi *Unsere Zukunft* du même.

considérée comme une entité métaphysique, ceux-ci appliquent la même raideur de logique frénétique qu'à l'analyse de cette autre entité mystique, l'État : ils en dégagent la nature transcendante. « La guerre est la guerre » ; elle est par définition « force et barbarie ». Sa fin est « l'anéantissement de l'ennemi » ; elle est d'autant plus parfaite qu'elle est plus barbare, plus inhumaine et remplit mieux sa fin. Elle supprime et nie tout ce qui est en contradiction avec son essence, la pitié, la sensibilité, l'humanité. Elle est le retour à l'état de nature : elle supplée Dieu : partant elle ne connaît point les lois morales imaginées par la Société ; et, comme Dieu, elle n'a cure des créatures ; comme lui, elle crée par la destruction et la mort. Aucun scrupule, aucune convention, aucun préjugé ne peut entraver la marche impitoyable de cette force déchaînée, qui doit réaliser et libérer toutes ses énergies, et obtenir le plus rapidement possible et par tous les moyens — la trahison, le mensonge et l'épouvante, — le maximum de résultats, car seuls les résultats comptent. Elle portera la terreur devant elle, et par elle paralysera toute résistance ; par l'excès de son atrocité elle sera finalement moins meurtrière ; par l'excès de son inhumanité plus humaine, car sa violence même la rendra plus courte. Elle sera d'autant plus parfaite qu'elle sera plus scientifique ; toutes les

forces de cette culture dont elle est la suprême expression collaboreront à son perfectionnement. Elle est cette culture même en marche vers ses réalisations, et, comme elle, elle est divine. Elle n'est pas, comme le voudrait la mièvre sentimentalité latine, la suprême immoralité, mais la moralité suprême, puisque devant elle s'écroulent toutes les apparences, tous les mensonges de la Paix créatrice de valeurs fausses, et que, devant elle, seules les Vérités subsistent : seule elle restaure les valeurs vraies et rend à la force et à la vie leurs droits usurpés par la faiblesse et la mort, qui, elles, n'ont point de droits.

Telle est la doctrine de l'État et de la Guerre, née du mariage de la pratique prussienne et du mysticisme des logiciens allemands. Il n'y a pas aujourd'hui un Allemand qui ne la professe. L'idéalisme fait un avec le réalisme. L'Allemagne entière, devenue une Prusse agrandie, pense que la réussite se confond avec la moralité, et que la morale des individus n'a rien à voir à la morale transcendante de l'État. Celui-ci est le Surhumain qui ne connaît pas la morale des esclaves. Réalité suprême et absolue, il n'a de comptes à rendre qu'à lui-même. Étant la Force absolue, il est le Droit, car la Force absolue coïncide avec le Droit. Il est la raison d'État incarnée, supérieure au Droit public, qui n'est qu'une chimère

d'idéologues. La guerre est son prolongement naturel et son moyen d'expression. C'est, érigée en entité mystique, la pratique de Frédéric le Grand. « Je commence par prendre », disait celui-ci : « je trouve toujours des pédants ensuite pour justifier ce que j'ai fait. » Cette race de pédants, de théoriciens et de prédicateurs n'a jamais manqué en Allemagne. Aujourd'hui elle est maîtresse du pays. Depuis un siècle, par l'école, les Universités, la chaire, la presse, elle poursuit sa propagande et a fait pénétrer jusqu'aux dernières cellules de l'organisme allemand le virus de sa foi. Aujourd'hui, elle se livre à l'orgie de ses instincts naïfs. Ivre du spectacle magnifique de la grandeur matérielle allemande, de la prodigieuse réussite de tous les efforts allemands, de la culture allemande triomphante, contemplant sans cesse dans le miroir de son passé et de son âme l'image éblouissante qu'elle a créée et qui l'hallucine, elle a perdu pied ; elle ne voit plus les réalités ou les nie ; elle qui fut l'interprète le plus profond des civilisations passées ou étrangères, elle ne comprend plus que sa propre civilisation et ne la conçoit plus que dépouillée de tout ce qui faisait sa gloire ; elle marche titubante dans un rêve monstrueux et sanglant, qui est devenu le rêve de toute l'Allemagne, et la folie collective de tout un peuple.

IV

L'EXPANSION ET L'ENCERCLEMENT

D'autres éléments ont nourri ce rêve et déterminé la direction de cette folie.

Et d'abord à ce mysticisme une sensation incomparable de puissance est venue s'ajouter et lui a ouvert des voies nouvelles. Les succès foudroyants de 1866 et de 1870, l'ivresse de force et de richesse versée dans ces pays pauvres et sans prestige par leurs victoires et l'indemnité de cinq milliards, l'étourdissante fortune matérielle qui a suivi, trop rapide, cette hégémonie qui fait de l'Allemand, hier encore et depuis toujours impuissant et humilié, l'arbitre des destinées du monde, tout ce vertige de pouvoir et de jouissances trop soudaines a tourné la tête à ce parvenu et gonflé encore l'infatuation grossière et naïve que les théoriciens de sa supériorité morale ont exaspérée. Il n'a pu supporter sa prospérité. Sa pensée par une pente naturelle de son esprit, qui n'a jamais connu la mesure, est allée tout droit à l'énorme, au colossal. Sa vitalité surexcitée a débordé follement et monstrueusement : en quarante ans elle met au jour vingt-quatre millions d'Allemands nouveaux qui vien-

nent s'ajouter à sa population, d'autres millions qui ne trouvent plus de place en Allemagne, traversent les mers et sont perdus pour elle. La formidable structure de son industrie, de son commerce, monte comme une exhalaison. L'Allemagne construit dans la joie de la création, sans souci du lendemain, ou plutôt, sûre de l'avenir et dédaigneuse du danger, au mépris de toute prudence. Ses industriels, ses commerçants semblent soulevés par le souffle héroïque qui donna la victoire à ses capitaines et et à ses armées; comme eux ils partent pour la conquête du monde, et leur devise est la même : Vivre dangereusement. Leur terre se couvre de monuments massifs et brutaux qui sont l'expression même de la force allemande; leurs yeux ne rencontrent partout que des manifestations d'une grandeur, d'un ordre, d'une universelle compétence d'organisation que nul autre peuple au monde n'égale. Leur presse, leurs professeurs, leurs ligues, leur Empereur leur répètent sans cesse qu'ils sont « le sel de la terre[1] », le peuple impérial auquel la domination universelle est promise par Dieu; et ils le croient sans peine. Car nul peuple ne fut mieux préparé par sa psychologie à recevoir empreinte pareille. Par nature l'Allemand est plastique, est docile aux suggestions, surtout aux suggestions mystiques et de vanité. Il a besoin d'être inspiré, dirigé, commandé; et dans la Prusse militarisée et

bureaucratique il a trouvé son maître prédestiné ; la subordination, l'obéissance, la discipline sont les formes naturelles de son activité, et ce n'est qu'enrégimenté qu'il produit toutes ses énergies. L'esprit de l'Allemagne, caserne et usine, est l'esprit de la ruche. L'instinct tout puissant de la communauté subordonne durement aux fins qu'il veut les volontés individuelles qui se croient libres et n'ont que l'illusion de la liberté et de l'initiative ; sur elles pèse inexorablement le rêve collectif qu'une conspiration de forces et de nécessités a fait naître. Ce n'est pas impunément que s'exerce une suggestion aussi persistante et profonde : peu à peu elle crée un somnambulisme d'espèce spéciale. Tout peuple vit dans un rêve, le rêve qu'ont fait naître son passé, ses chefs, la perpétuelle confirmation de ses caractères essentiels par l'histoire, les nécessités permanentes de son existence ; et ce rêve détermine l'attitude et les gestes de ses enfants. Mais ici la suggestion est plus précise, plus impérieuse, plus absolue qu'ailleurs : elle aboutit à une véritable hallucination collective. Bientôt l'Allemand ne reconnaîtra plus dans le monde d'autres supériorités que les supériorités de sa race ; il réclamera pour elle tout ce que l'univers a produit de grand, hommes et idées ; et

[1] « Wir sind das Salz der Erde » : discours de Guillaume II, mars 1903.

tout ce qu'il contient de richesses et de force lui revient de droit[1]. Et c'est ainsi que le sentiment enivrant de leur puissance et de leur supériorité, perpétuellement stimulé par l'incessante propagande qui surexcite encore leur colossale vanité, a fini par étourdir le cerveau mal préparé de ces parvenus. Ce sentiment se manifeste par tous les défauts des parvenus, la vulgarité, l'outrecuidance, l'esprit de tyrannie agressive, le besoin de se pousser dans le monde, que le pédantisme allemand, la brutalité prussienne, la grossièreté native et l'incurable puérilité d'une race incivilisable rend plus froissants encore et plus blessants pour les vieux peuples aristocratiques qui l'entourent. Pour eux, ces ilotes ne sont pas seulement une menace permanente pour leur sécurité et leur fortune ; ils sont pour leurs fiertés une source intarissable d'humiliations : par sa conception de l'État, de la morale, qui est celle d'un autre âge, et des fins mêmes de la civilisation, l'Allemagne constitue dans le monde moderne un anachronisme et une barbarie ; et contre cette barbarie toutes les forces inquiètes de civilisation lentement

[1] Voir les écrits de Houston Chamberlain, de Woltmann, de Reimer, de Hasse, de Reventlow, etc., qui réclament pour la race allemande toutes les illustrations des autres races, depuis Dante, Michel Ange et Léonard de Vinci jusqu'à Jeanne d'Arc et Cecil Rhodes. On sait d'autre part le retentissement qu'ont eu en Allemagne les idées du comte de Gobineau. Elles ont apporté de l'extérieur une confirmation à cette doctrine de supériorité germanique essentielle.

s'organisent. Mais de cette barbarie et de cette conception, l'Allemagne est fière : c'est avec d'autres yeux qu'elle voit ses défauts, sujets d'orgueil pour elle et non de confusion. Dans la soumission à sa tyrannie elle voit la promesse de sa domination future, dans ces humiliations acceptées la preuve de sa puissance et un encouragement à continuer. Elle ne se lasse pas de multiplier les occasions de savourer la sensation de sa force. Elle ne peut plus tolérer l'opposition : toute opposition est pour elle une sorte de crime de lèse-majesté. Et cependant, de toutes parts, l'opposition grandit. A mesure que sa puissance et son orgueil croissent, que peu à peu naît son rêve de domination universelle, ils se heurtent plus durement aux obstacles et aux empêchements dressés contre elle par la haine et l'envie des peuples inférieurs qui, par une hypocrite conspiration d'injustice, lui refusent la place légitime à laquelle sa supériorité certaine, ses facultés uniques, sa population pullulante, ses croissants besoins, de dures nécessités vitales lui donnent droit, et qu'elle veut prendre par les mêmes moyens de force que ses ennemis repus ont employés, et que leur hypocrisie satisfaite peut désavouer depuis qu'elle peut s'en passer. Nourrie de la conscience de cette supériorité et de cette fortune, aggravée par le sentiment de cette injustice et de cette hypocrisie, de ces besoins, de ces

nécessités, son ambition se précise. Son unité et sa richesse ne lui suffisent plus, et l'Europe est trop étroite pour la contenir. C'est au dehors qu'elle doit déborder et porter sa culture. Elle organisera le monde en ruche laborieuse où chaque peuple travaillera pour elle selon ses capacités, sous sa direction et selon les formules de son génie. Elle brisera toutes les résistances : il y va non seulement de son prestige, mais de l'avenir de sa culture qu'elle a le devoir de répandre, mais de son existence même, car elle étouffe dans le cercle où ces hostilités lâches et sournoises veulent l'enfermer. Avec rage elle retrouve partout au moment culminant de sa puissance les éternelles contraintes qui ont pesé sur son passé et fait avorter sa destinée. — Il faut connaître ces contraintes, cet état d'esprit, ces ambitions; il faut énumérer ces résistances, si l'on veut mesurer le degré d'exaspération auquel l'Allemagne est arrivée.

Depuis toujours la Prusse et l'Allemagne étouffent dans leurs frontières sans remparts naturels, gênées dans leur croissance par les barrières artificielles de petits pays sans force, Danemark, Hollande, Belgique, Suisse, arrêtées dans leur expansion commerciale par l'Angleterre qui barre la mer du Nord et règne en souveraine sur les Océans, ou comprimées par l'intolérable menace de leurs

voisins Slaves et Latins. Par un étrange paradoxe, chaque accroissement de leur force ajoute à leur insécurité et leur impose de plus durs efforts : la Prusse, marche de l'Est, est depuis longtemps devenue marche de l'Ouest aussi et retrouve à l'Occident les nécessités de veille armée éternelle qui ne lui permettent pas ni à l'Allemagne de déposer son écrasante armure. Elles grandissent, par une poussée que les États-Unis seuls égalent ; et chaque poussée de ce grand corps, en même temps qu'elle augmente le champ des ambitions allemandes, aggrave la gêne de ses mouvements, rend plus sensibles les contraintes qui le suffoquent et font obstacle à son rêve. Littéralement ce géant étouffe, et se débat pour respirer ; l'air lui fait défaut ; et toutes les issues qu'il cherche par le monde pour en trouver lui sont successivement fermées. A mesure que croît sa force et qu'il prend conscience de sa force et de la légitimité de ses ambitions, il essuie des défaites diplomatiques de plus en plus humiliantes ; et l'étau graduellement se resserre sur sa gorge. Une haine universelle l'entoure : « Sur la terre entière l'Allemagne n'a pas un ami » (Maximilien Harden). Elle est la nation élue parmi les nations : nulle autre n'égale sa puissance d'organisation matérielle et spirituelle ; sa culture est la plus haute manifestation du génie humain ; l'humanité entière doit en profiter ; sa mission est divine :

et cependant nul ne reconnaît cette mission. Mais sa force d'expansion est irrésistible : elle est une force naturelle que rien ne saurait à jamais comprimer ; elle brisera toutes les contraintes et se frayera un chemin à travers toutes les hostilités coalisées ; elle remplira malgré l'opposition des races inférieures, barbares ou décadentes, le mandat que l'Eternel lui a confié. Sur la terre soumise elle fera régner la Pax Germanica et l'ordre allemand, sa culture et les bienfaits de son esprit ; et les peuples aujourd'hui aveuglés par l'erreur partageront un jour avec ravissement la majesté de sa fortune ; malgré eux, elle fera leur bonheur, comme elle a fait celui des Alsaciens-Lorrains, des Danois, de l'Italie, de la Hongrie, de la Bohème, de la Pologne, de tous les ingrats que ses fils tiennent ou qu'ils ont tenus sous la sainte loi teutonique. N'est-elle pas née pour l'Empire? Et la grandeur de Charlemagne, des Othon et des Hohenstaufen, n'est-elle point la garantie et la preuve de sa capacité impériale[1] ?

[1] C'est une illusion complète. Les Allemands oublient que la manifestation spontanée de leurs instincts au moyen-âge n'est pas l'Empire, œuvre de quelques chefs isolés, mais le commerce et la Hanse. Jamais race ne fut moins « impériale », n'a plus piteusement échoué dans ses efforts pour fondre, comme les Romains, en une unité consentante les divers éléments de ses conquêtes. Et d'autre part, jamais race ne fut moins résistante aux influences extérieures : nulle matière plus molle, plus indéterminée. La cellule allemande semble n'avoir en elle aucune force de défense ou de cohésion naturelle : tout Allemand qui

Avec des ressources décuplées, la claire conscience de ses droits divins, l'unanime consentement de toute la race soulevée pour la réalisation de son idéal, une armée qui est la vivante incarnation de son âme et la preuve de sa supériorité, car nulle au monde n'égale sa perfection et elle est invincible, une marine qui bientôt égalera celle de l'Angleterre, l'Allemagne reprendra au prix de tous les sacrifices l'œuvre interrompue et l'établira pour l'éternité. Sur les ruines du monde moderne comme autrefois sur les débris du monde antique, l'idéal allemand se lèvera radieux et versera sur la terre éblouie des torrents de lumière.

Tel fut le rêve.

L'œuvre de libération et de domination commence par la recherche de colonies où l'Allemagne pourra déverser le trop plein de sa population et de sa production forcenée. Tard venue dans le comité des nations, elle ne trouve plus à prendre que les restes dédaignés par ses aînées chargées de dépouilles : la Belgique impuissante, la petite Hollande, le Portugal même, ont des colonies ou des

émigre est perdu pour l'Allemagne : au bout d'une génération il s'absorbe et se dissout dans le milieu étranger. Même chez lui son individualité se défait au contact d'une autre race. En Westphalie, les Polonais qu'on y a transportés de force ont imposé leur langue et leurs habitudes aux Allemands des villages où ils se sont installés. Partout et dans toutes les circonstances, au contraire, l'Anglais et le Français gardent leur irréductible individualité et leurs réactions ethniques.

débouchés plus riches et plus vastes qu'elle. Mais partout son effort échoue ; et très vite elle voit qu'il n'y a rien à faire de ses stériles possessions africaines ou océaniennes : en 1910, tout son commerce avec ses colonies n'atteint pas cinquante millions de francs, pendant que l'Angleterre exporte en Australie, dans l'Inde, au Canada seuls, pour près de deux milliards et demi de marchandises. Puisque la conquête est si peu lucrative, elle essaie de la nouvelle formule : la pénétration pacifique : jette son dévolu sur le Vénézuéla ; et après les démarches habituelles, l'emprunt consenti, les mines acquises, l'établissement des quelques industries obligées, expédie l'inévitable cuirassé pour exiger une part dans l'administration du pays : on sait avec quel succès. Immédiatement les Etats-Unis s'émeuvent, et opposent aux velléités d'intervention allemande le veto d'une nouvelle interprétation de la doctrine de Monroe ; alarmés par la tentative de l'Allemagne pour dresser contre eux en faveur de l'Espagne une coalition européenne, ils augmentent leur flotte et leurs moyens d'offensive ; et bientôt sous l'inspiration de l'Angleterre, ils poursuivront dans les Philippines une politique impériale qui mettra pour toujours l'Insulinde à l'abri des ambitions allemandes. L'Amérique est fermée ; l'Insulinde est fermée ; l'Afrique du Sud soulevée contre l'Angleterre s'ouvrira-t-elle ?

On se rappelle comment tous les espoirs fondés sur la désintégration de l'empire africain anglais ont été déçus, et quelle défaite fut pour la politique allemande la victoire de l'Angleterre. — L'Asie s'ouvrira-t-elle ? La Perse et la Turquie, les routes de l'Inde et les légendaires terres des empires d'Assyrie et de Mésopotamie, quel vaste champ pour les énergies de l'Allemagne ! — Mais là encore, malgré des succès partiels, la défaite l'attend ; devant elle se dresse la coalition de ses éternelles ennemies, la Russie, la France, l'Angleterre ; et la route est barrée. Ses efforts pour soulever contre l'Angleterre en Égypte, dans l'Inde, contre la France dans l'Afrique du Nord, le panislamisme dont Guillaume se fait le défenseur et le chef, n'aboutissent pas. La liberté d'action en Tripolitaine accordée à son alliée l'Italie par la Triple Entente menace de dissoudre la Triplice. Un seul espoir reste : par des concessions encore plus fortes, l'abandon des îles de l'Egée à l'Italie, le soulèvement des Balkans, de créer dans l'Europe orientale des bastions du pangermanisme, une confédération qui portera jusqu'au Bosphore et à Salonique, jusqu'à l'Asie Mineure et à Bagdad, les possibilités de développement germanique. Par ses concessions à l'Italie, elle a déjoué la diplomatie de l'Entente et raffermi son Alliance ; par son action dans les Balkans, elle espère la déjouer encore. En vain : et une fois de

plus, la diplomatie hostile la joue, et le réglement qui suit la guerre est défavorable à ses desseins. Une nouvelle, une infranchissable muraille se dresse devant elle. — D'autre part, son entreprise marocaine n'a eu d'autre résultat que de soulever contre la brutalité de ses procédés la conscience du monde, de rapprocher la France et l'Angleterre, et de transformer en alliance effective la vague entente qui les unissait. Après l'Amérique, l'Insulinde, l'Afrique, l'Europe impénétrables, cette terre marocaine, qui est presque de l'Europe, se refuse aussi à la pénétration ; la défaite est totale, et la terre entière est fermée à l'Allemagne. Nulle issue : partout la défense de passer est impérative, implacable, absolue. Ce n'est plus en Europe seulement que l'Allemagne subit la suffocante contrainte dont elle souffre depuis toujours : c'est partout où son effort se porte ; à mesure que sa puissance colossale recule les frontières de son action, elle multiplie les surfaces de compression ; l'insupportable étreinte se fait plus étouffante, et chaque accroissement de sa force accroît l'intolérable sensation de son impuissance. A cette situation il y a une solution, et il n'y en a qu'une : détruire les foyers même des énergies qui sur toute la terre la paralysent, abattre, et pour toujours, la Russie, la France et l'Angleterre, et tarir dans leurs sources les hostilités qui veulent son abaissement et s'opposent à son

existence même. C'est cette solution qui a prévalu. Cette guerre est la suprême convulsion du colosse dont les tressaillements depuis un demi siècle ébranlent le monde.

V

CONCLUSION

Telles sont, brièvement, les causes profondes de cette guerre que nulle autre dans le passé n'égale. Par sa grandeur symbolique, la puissance élémentaire des forces qu'elle déchaîne, l'immensité des intérêts matériels en jeu, l'infinie gravité des principes spirituels opposés, les problèmes qu'elle soulève, les conséquences qu'elle entraîne, elle est le moment culminant de l'Histoire. Son ampleur dépasse infiniment ses origines immédiates. Elle n'est pas seulement le dernier effort du séculaire militarisme prussien, ou du militarisme tout court, le terme de l'évolution monstrueuse d'un peuple de proie artificiellement créé pour des fins de violence seules, l'application de théories mystiques, le débordement d'une volonté de puissance née d'un orgueil forcené ou d'une volonté de vivre ; elle est en dernière analyse une lutte pour l'existence même, un phénomène de l'instinct de conservation qui est au fond de la vie. De part et

d'autre elle prend un caractère sacré. Cette guerre est une « sainte croisade[1] », une guerre religieuse ; elle en aura toute l'atrocité, l'implacable fureur ; et comme toutes les guerres religieuses, elle ne peut finir que par l'anéantissement d'une des religions en présence, la victoire définitive d'un idéal sur l'idéal contraire. Il y va non seulement d'un conflit entre l'idée démocratique et l'autocratie, non de quelques remaniements géographiques, de quelques changements politiques, d'hégémonies ou de suprématies nouvelles, mais des fondements mêmes de la civilisation, de son avenir ; les destinées intimes de l'âme humaine sont l'enjeu de la partie. D'un côté toutes les forces obscures du passé et de l'éternelle barbarie humaine, décuplées par la science et le mysticisme conscient, toutes les conceptions mécanistiques inspirées par un matérialisme transcendant qui considère que l'homme est un moyen et non une fin en soi, qui ne veut voir dans l'histoire et la Nature que le règne brutal de la Force, et ne reconnaît d'autre signe d'élection que le succès, jugement de Dieu ; une tentative pour réduire l'infinie diversité du monde et des esprits à la désolante uniformité d'une seule culture et pour soumettre tous les peuples à la tyrannie autocratique d'un seul État, et cela

[1] Mot emprunté à une lettre reçue d'Allemagne et qui s'applique à la cause allemande.

par des moyens atroces, le plus effrené gaspillage de vies humaines, la destruction la plus insensée qui fut jamais : et d'autre part, tout ce que l'effort de la Grèce, de Rome, de la Judée, de l'Europe chrétienne et civilisée, l'universelle aspiration de l'âme et de l'esprit de l'homme a fait depuis qu'il existe, pour « faire prévaloir dans la vie humaine l'élément supérieur sur l'élément inférieur, la justice sur la force, la raison sur l'impulsion aveugle, la bonté sur la méchanceté, et pour créer dans le monde une force morale capable de gouverner et d'humaniser les forces matérielles » (Émile Boutroux) ; la volonté de vivre libres, dans les petits États comme dans les grands, de suivre selon les mandats de la voix intérieure le chemin prédestiné que créent le passé et les instincts de chacun, de faire soi-même son salut et d'être soi-même l'ouvrier de sa destinée. Entre les deux alternatives, le conflit est ouvert, et dans les plaines glacées des Flandres et de la Pologne se poursuit aujourd'hui l'antique lutte entre les ténèbres et la lumière. Quand l'aube se lèvera-t-elle ? Et sera-t-elle définitive ?

CHAPITRE II

LES SENTIMENTS ALLEMANDS POUR L'ANGLETERRE

Ce n'est pas seulement dans la psychologie générale et le passé de l'Allemagne que l'on doit rechercher les causes profondes de la guerre. L'extension de la vie allemande, la multiplication de ses rapports avec les autres peuples ont fait évoluer cette psychologie. Par les solutions qu'elle apporte aux problèmes nouveaux qu'elle rencontre, elle découvre de nouveaux aspects de son essence. Les erreurs de sa diplomatie surtout, l'estimation constamment inexacte de la force de ses adversaires, révèlent dans l'esprit allemand des vices graves. Il suffit d'exposer les sentiments de l'Allemagne pour l'Angleterre et la conception qu'elle s'est faite de ce pays pour définir quelques-uns de ces vices les plus caractéristiques.

Sur l'Angleterre, comme sur tout pays et toute chose, l'Allemagne a sa théorie : son cerveau sécrète des systèmes aussi naturellement que l'abeille le miel ou le

serpent son venin. Si déconcertantes que soient ces théories, si blessants que soient pour nos susceptibilités d'alliés les sentiments qui en dérivent, il faut en exposer, sans atténuation aucune, toute la significative extravagance, car c'est la théorie qui chez ces idéologues inspire l'action et en explique parfois les insuccès. Réfuter des divagations qui se réfutent elles-mêmes pourrait paraître vain, si cette réfutation n'aidait à éclairer l'âme d'un peuple dont aucune des réactions, si insensées soient-elles, ne peut en ce moment nous laisser indifférents.

I

LA HAINE DE L'ANGLETERRE

C'est l'Allemagne qui, du fond de son être, a voulu cette guerre : elle la portait dans ses flancs, et l'action de l'Autriche n'a fait qu'en hâter l'enfantement inévitable. Mais si sûre que fût l'Allemagne de sa force, elle était plus sûre encore de la faiblesse de ses adversaires ; et c'est cette fallacieuse assurance qui lui donnait la certitude de vaincre et déclancha son action. Nul moment plus propice que celui qu'elle choisit. Elle frappait la Russie corrompue et à demi barbare, avant que sa réorganisation économique et militaire fût achevée : la

France décadente, livrée aux rhéteurs, en pleine décomposition sociale, de son propre aveu n'était pas prête, et s'écroulerait à la première poussée : l'Angleterre dégénérée, divisée contre elle-même par la question du Home Rule, menacée de guerre civile, dominée par les Libéraux pacifistes héréditairement opposés à toute action agressive sur le Continent, était paralysée, n'oserait ni ne pourrait agir efficacement. Contre la force organisée et saine de l'Allemagne unie que pourraient les convulsions de ces pays pourris? et leur vitalité tarie ou inférieure contre l'irrésistible montée de la vivante sève allemande? — Tout nourrissait en Allemagne la formidable erreur psychologique qui lui fit mépriser ses adversaires, la jeta follement dans l'aventure où s'émiette sa puissance, et prépara par de retentissantes défaites diplomatiques la défaite totale qu'un avenir prochain réserve à son infatuation.

Elle s'est trompée sur la Russie : elle s'est trompée sur la France : elle s'est trompée sur la Belgique. Mais, parmi toutes ses erreurs entassées, nulle ne fut plus ruineuse que l'erreur qui l'aveugla sur l'adversaire qu'elle haïssait par-dessus tout, l'Angleterre ; et nulle n'est plus féconde en enseignements sur les lacunes de sa vision. Cette haine et l'étrange conception que l'Allemagne s'est faite de sa rivale sont une des causes déter-

minantes de la guerre, et non la moindre [1]. Tôt ou tard, ces sentiments devaient la précipiter contre la puissance à qui elle attribuait son encerclement ; et lorsque l'inévitable lutte a éclaté, la passion, l'unanimité de fureur qu'elle y a apportées ont éclairé sinistrement des profondeurs d'âme insoupçonnées. La signification de cette lutte se découvre aux lueurs de cette haine : et ce que l'on a trop souvent pris pour une simple querelle de marchands qui se disputent des clientèles révèle quelques-uns des aspects essentiels de la psychologie allemande contemporaine.

Veut-on par un seul exemple mesurer toute la virulence de ces sentiments? Qu'on lise l'Ode contre l'Angleterre d'Ernst Lissauer, qui lui a valu d'être décoré par le Kaiser, et qui a été officiellement chantée en chœur devant l'Empereur. En un clin d'œil elle s'est propagée par toute l'Allemagne, et aujourd'hui jaillit de toutes les bouches, s'apprend dans toutes les écoles. Aucune traduction ne peut rendre la sauvage véhémence des courtes phrases massives, le choc des monosyllabes allemandes qui sifflent et frappent comme des balles. Mais telle quelle, affaiblie, émoussée, la voici :

[1] « Ces erreurs de calcul sur l'Angleterre, si vastes, si grotesques, et si tragiques, sont une des racines, peut-être la racine principale de la guerre. » M. Asquith : discours à Edimbourg, 18 septembre 1914.

HYMNE DE LA HAINE CONTRE L'ANGLETERRE [1]

Que nous importent Russe et Français
Balle pour balle, et coup pour coup :
Nous ne les aimons pas,
Nous ne les haïssons pas,
Nous défendons la Vistule et les défilés des Vosges.
Nous aimons comme un seul homme, nous haïssons comme un seul homme,
Nous n'avons qu'un seul ennemi.

Vous le connaissez tous, vous le connaissez tous :
Il est tapi là-bas derrière les flots gris de la mer,
Plein d'envie, plein de rage, plein d'astuce, plein de ruse,
Séparé par des eaux plus épaisses que le sang.
Nous voulons aller au lieu de Jugement
Pour faire un serment, les yeux dans les yeux,
Un serment de bronze qu'aucun vent ne balaiera,
Un serment pour nos enfants et les enfants de nos enfants :
Écoutez le mot, répétez le mot :
Qu'il roule à travers l'Allemagne entière :
« Nous ne cesserons jamais dans notre haine,
« Nous n'avons tous qu'une seule haine,
« Nous aimons comme un seul homme, nous haïssons comme un seul homme,
« Nous n'avons tous qu'un ennemi :
« L'Angleterre ! »

Dans le mess du bord, dans la salle de fête,
Les officiers étaient réunis à la table joyeuse,

[1] Publié d'abord dans *Jugend*, septembre 1914.

Comme un sabre qu'on tire, comme une voile qui vire,
Monta le verre de l'un d'eux pour le toast ;
Sec comme un coup d'aviron qui claque
Deux mots dit-il : « Au jour ! »
Pour qui leva-t-il son verre ?
Tous n'avaient qu'une seule haine :
Qui voulait-il dire ?
Ils n'avaient qu'un seul ennemi :
L'Angleterre !

Prends tous les peuples de la terre à ta solde :
Élève des remparts avec tes lingots d'or :
Couvre les flots de la mer de proues contre proues :
Tes ruses sont fines, mais pas assez fines.
Que nous importent Russe et Français ?
Balle pour balle et coup pour coup :
Nous combattons notre combat avec le bronze et l'acier,
Et nous ferons la paix, peut-être, un jour ;
Mais toi, nous te haïrons d'une longue haine,
Nous ne cesserons pas dans notre haine :
Haine sur mer et haine sur terre,
Haine du cerveau et haine de la main,
Haine des marteaux, haine des couronnes
Haine qui serre la gorge de soixante-dix millions :
Nous aimons comme un seul homme, nous haïssons comme un [seul homme,
Nous n'avons tous qu'un seul ennemi :
L'Angleterre !

Cette soudaine explosion de rage a étonné le monde, et avant tout l'inconscient objet de cette fureur. Rien n'avait préparé l'Angleterre endormie à ce jet de vitriol.

Mais la révélation de cette hystérie n'a point surpris ceux qui ont suivi l'évolution des sentiments allemands pour l'Angleterre. Longtemps ce feu sourd a couvé avant d'éclater ; et ce serait méconnaître l'ardeur et l'énormité de ce foyer que de le croire nourri des seules rivalités commerciales, des seuls froissements politiques, que les dernières années ont multipliés. Sans doute, dans la masse allemande, ce sentiment est surtout, pour emprunter la phrase de Maximilien Harden, l'exécration de deux boutiquiers rivaux. Mais chez les théoriciens de la Kultur, qui disposent en maîtres des sentiments et des passions qu'ils créent dans la passive matière impitoyablement exploitée par eux, la haine va plus profond, par delà les manifestations partielles ou momentanées de la puissance anglaise et toutes les humiliations, toutes les gênes qu'elle impose à l'Allemagne, jusqu'à l'essence et à l'être de la rivale détestée, jusqu'à la racine nourricière de sa grandeur, qu'il *faut* extirper, jusqu'au principe même de sa vie. Par toutes les manifestations de son être l'Angleterre positive, mercantile et démocratique, asile selon Treitschke, Lenard et ces théoriciens, de toutes les hypocrisies, de tous les mensonges vitaux, blesse et froisse la loyale Allemagne idéaliste ; et la haine de cette puissance repue, qu'ils appellent le bandit de l'Histoire, est devenue chez

eux un dogme aveugle, une religion complète et cohérente, selon les normes de ces cerveaux d'Allemands qui transforment en théories et en systèmes jusqu'aux mouvements obscurs de leur sensibilité, et semblent ne pouvoir sentir qu'en syllogismes. « Cette haine spontanée et élémentaire, dit Werner Sombart, a ses racines dans les profondeurs les plus reculées de notre propre être, où la raison ne compte plus, où l'irrationnel, l'instinct seul domine. *Nous haïssons chez les Anglais le principe le plus opposé à ce qu'il y a de plus intime et de plus élevé dans notre nature* », c'est-à-dire, sans doute, tout d'abord, la Treue allemande, cet idéalisme et cette moralité absolue dont les Allemands ont le monopole, et dont ils viennent de donner de si beaux exemples ; et puis, aussi, autre chose encore, car chez ces métaphysiciens cette haine est une haine *métaphysique*. Pour eux c'est toute la conception allemande des valeurs vraies ; — on verra ce qu'ils entendent par là, — que cette guerre met à l'épreuve, les idées essentielles sur lesquelles repose la civilisation allemande et toute vraie civilisation : et c'est toute la structure de la Kultur qui s'écroulerait si ces idées succombaient. Dans leur pensée, seules ces oppositions d'esprit et de doctrine importent vraiment : et qui expose leur thèse peut donc écarter comme secondaire l'énumération des gênes, si intolérables soient-

elles, qu'impose à la formidable expansion allemande la concurrence anglaise. Ces gênes sont connues d'ailleurs, et connus les chiffres qui marquent l'ascension foudroyante de cette Allemagne industrielle et commerciale, la transformation de sa population agricole en grossissantes foules urbaines de prolétaires dont l'existence journalière est subordonnée à la montée ininterrompue de leur production. Ces ouvriers, cellules obscures du grand corps allemand, souffrent et s'étiolent certes sous l'étouffante contrainte ; mais plus exaspérée que leurs impatiences est chez ces théoriciens la croyance à une intolérable injustice, à la perpétuation par l'Angleterre d'un mensonge vital qui fait obstacle non seulement à la vie allemande, mais à toute vie supérieure. Ils n'acceptent pas comme inévitable, comme durable, comme fondée sur des réalités, la prépondérance de l'Angleterre sur les océans et les marchés du monde, sa suprématie coloniale, auxquelles les autres peuples se résignent comme à une fatalité inéluctable léguée par l'Histoire, comme à un ordre établi par l'Éternel : cette prépondérance est pour eux une illusion, et le colosse est tout entier d'argile. Sa force n'est qu'une apparence, son empire un simulacre, sa supériorité morale une imposture qui s'évanouira au contact de la Réalité. Faire rentrer dans le néant cette puissance

de mensonge et de mort est un devoir sacré que, dans l'intérêt du monde entier, l'Allemagne doit accomplir. Elle seule d'ailleurs peut l'accomplir. Car seule l'Allemagne possède la pierre de touche qui révèle les vérités vraies et dans toute chose distingue ce qui *vit* vraiment de ce qui n'est qu'apparence de vie. C'est ce sentiment profond de la réalité, ce sens du « réel », apanage exclusif de l'esprit allemand, qui non seulement lui découvre le mensonge anglais caché à d'autres yeux, mais lui donne la force qui l'abattra : c'est cette « véracité » allemande qui constitue l'essence de cet esprit, et ce quelque chose « de plus intime et de plus élevé » dont parle Sombart.

II

THÉORIE DU RÉEL

Nous atteignons ici le nœud vital de la philosophie de l'action en Allemagne, le principe qui est au fond de son vouloir, détermine ses actes et lui donne toutes les audaces. Cette conception du « réel » qui domine sa politique, sa diplomatie, toutes les formes de son activité, n'est pas seulement le fruit de sa pensée abstraite, un dogme élaboré par les réalistes qui ont été les artisans cyniques de sa grandeur ; elle n'est pas seulement

la recette magique qui assure l'écrasante supériorité de son commerce, de son industrie, de son armée, mais l'expression de ses instincts obscurs, et comme la conscience de l'énergie qui crée son être.

Nulle théorie plus féconde en conséquences, ni qui éclaire mieux la psychologie de toute l'action allemande. Son importance est capitale, et au risque de se piquer à quelques épines métaphysiques, il faut l'exposer. Les origines de cette philosophie et de cette théorie si purement germaniques sont d'ailleurs nettes, et faciles à saisir les développements qu'elles ont pris.

Fichte le premier les a formulées, avec une force et une ampleur définitives. Pour lui l'idée divine du monde, dont l'univers visible n'est que le symbole, dont les apparences sensibles et les êtres ne sont que le vêtement et le signe, et qui seule existe, se révèle aux seuls inspirés qui savent la discerner, la saisir et vivre entièrement en elle: elle est la condition de toute vertu, de tout savoir, de toute liberté, de toute action véritables. Par un privilège unique qu'il doit à son esprit qu'habite le sens de l'universel, à sa langue qui en regard des langues néo-latines conserve seule dans sa pure forme allemande la plasticité qui laisse transparaître la vie profonde, et qui seule peut exprimer l'Absolu, l'Allemand, par la structure même de son cerveau et de sa langue,

d'un bond atteint et naturellement exprime l'Idée qui est Réalité. Sa pensée se confond avec l'essence de l'objet, fait un avec l'action : son idéalisme ne se sépare point de son réalisme : il est l'Idéaliste-Réaliste qui sauvera le monde. « Des races encore à naître vous supplient, s'écrie Fichte dans ses discours à ses compatriotes, l'étranger dans des terres lointaines vous supplie : ceux-ci et tous les âges de l'humanité à venir ont foi en vous... et vous supplient de veiller jalousement contre la possibilité que, dans la grande confédération d'une humanité nouvelle, disparaisse le membre qui est pour *leur existence le plus important de tous*, afin qu'ils n'aient pas à vous chercher en vain quand ils auront besoin de vos conseils, de votre exemple, de votre aide... C'est vous, qui de toutes les nations modernes, *avez spécialement reçu en dépôt les germes de la perfection humaine et à qui le premier rôle dans leur développement a été confié.* Si vous succombez, *l'humanité succombe avec vous, sans aucun espoir d'aucune rénovation future*[1]. » Et tous les métaphysiciens du temps, ivres d'absolu, d'universalité, de réalité divine et de germanisme, naïfs Narcisses grisonnants à lunettes, se mirent éperdûment avec les mêmes délices dans l'image que l'insondable fatuité de leur âme germanique leur renvoie. Schelling déclare que

[1] Discours à la Nation Allemande.

le destin de l'Allemand est l'universel destin de l'homme, en ce sens qu'il franchira à lui seul toutes les étapes dont chacun des autres peuples n'a traversé qu'une seule, pour réaliser la plus haute et la plus riche unité dont soit capable la nature humaine ; Schlegel cherchant à travers tous les peuples le Verbe impérissable de la Révélation Divine n'en trouve la manifestation totale et définitive qu'en Allemagne qui, pour l'univers, le ressuscite.

Et ceci s'écrivait gravement il y a plus d'un siècle, avant l'hégémonie et la réussite, avant même le réveil du peuple élu. De tels évangiles ne peuvent manquer de croyants : la niaiserie et l'infatuation qui, en Allemagne, comme toute chose, revêtent la majesté de l'Absolu, ont suffi à établir cette foi sur les fondements inébranlables de la sottise et de la fatuité.

Traduisons en termes plus simples cette métaphysique et les conséquences que Fichte en tire, et avec lui toute l'Allemagne. Elle se contente d'abord de jeter dans le vide ses retentissantes formules et ses affirmations vagues de supériorité. Elle est d'abord un jargon d'école, rien de plus. Mais peu à peu cette philosophie pénètre et imprègne tous les cerveaux ; et sous une forme plus concrète et plus agissante, la théorie des « héros », des grands réalistes qui sont une émanation de cette Réalité suprême, devient la religion pratique du pays.

Être né en Allemagne n'est peut-être pas la condition indispensable pour obtenir cette révélation du réel, et l'intuition qui la découvre, si elle est chichement impartie aux déshérités que nous sommes, n'est pas un produit purement allemand. Sans doute tout l'effort de la civilisation tend à soustraire l'homme à l'action des réalités cruelles qui sont au fond de la vie, si bien qu'il oublie parfois leur redoutable existence. Nous vivons dans la mensongère sécurité d'un monde factice dont les réalités élémentaires sont bannies — la faim, la soif, la brûlure du froid et du soleil : seules la maladie et la mort nous rappellent encore notre misère essentielle et ne se laissent pas oublier. Qu'une catastrophe — naufrage, cataclysme, guerre — nous dépouille des protections et des vêtements qui s'interposent entre nous et notre misérable condition originelle, et nous voilà nus et grelottants devant la Présence implacable. Ces catastrophes brutales ne sont pas seules à nous la dévoiler. Tout homme pensant, au moins une fois dans sa vie, a senti trembler sous lui les fondements de ses croyances vitales, la foi qui le fait vivre, s'est interrogé, s'est demandé si les vérités que d'autres acceptent sont vraies pour lui, a rencontré sur son chemin le Sphinx auquel, sous peine de mort spirituelle, il faut répondre. Telle souffrance, telle injustice du sort ou des hommes, l'éton-

nement du malheur, l'éclair d'une grande infortune, révèlent brusquement sous nos pieds des abîmes où risquent de s'effondrer toute la structure de notre être, toutes nos croyances. Brusquement les illusions croulent, les mensonges de notre vie se dissipent comme des fantômes. Il faut repenser toutes nos pensées, reconstruire toute notre foi en nous-mêmes et en la vie, nous refaire une vérité et une réalité. Cette réalité peut nous apparaître redoutable, mortelle même. Elle est épouvante alors pour l'âme lâche; mais elle est joie divine pour l'âme héroïque, qui retrouve dans cette réalité, si cruelle soit-elle, le principe même de son être, qui est véridique, et pour qui nulle vérité ne saurait être étrangère ni hostile. Pour le héros, cette révélation ne jaillit pas d'un accident, d'une souffrance fortuite, et ne découvre pas seulement la fausseté des conventions et des apparences où vivent les hommes : il apporte en naissant une révélation du réel, une *vision* qui n'est qu'à lui — vérité, force, beauté, qui par lui se réalisent : seul parmi les hommes il *voit*. Parcelle du divin, son âme participe aux desseins de la divinité : spontanément son expérience personnelle et bornée s'élargit jusqu'à l'universel; et tout le genre humain s'enrichit de ses épreuves et de ses découvertes. La révélation qui foudroya le Bouddha sous son arbre, Paul sur le chemin de Damas,

Luther dans sa cellule, a éclairé d'innombrables vies; tel axiome, telle pensée, sont pour l'humanité entière une acquisition définitive, une lumière que nulle main n'éteindra plus jamais.

Dans cette philosophie de l'histoire et de l'humanité qui est celle de Fichte, de Carlyle son génial interprète, dont l'influence en Allemagne a été immense, seuls vivent les héros, les grands réalistes qui, de génération en génération surgissent pour donner à leur temps une représentation toujours nouvelle, toujours adéquate, de l'éternelle réalité, une dans son essence, mais changeante dans ses manifestations. D'un geste souverain, ils écartent les apparences, les formes périmées de vie, et vont au vrai et au vivant comme le fer à l'aimant, par une loi de leur être qui est une force de la nature. Ils sont les flambeaux de l'humanité, les voyants qui seuls ont la mission de conduire ses pas, et qui sur elle ont tous les droits, car seuls parmi des aveugles ils ont la vision claire. Le médiocre troupeau humain vit dans les dehors des choses, les apparences, les illusions, à la superficie de l'Être, dans des formules usées, des résidus de vie passée : sur lui, le voyant sacré dont la vision plonge jusqu'à la réalité suprême, perçoit la pensée divine, et révèle de nouvelles forces de vie, a un droit divin auquel nul autre droit ne peut être opposé. Ce troupeau n'est que la matière

passive par où le héros réalise le divin. « Obliger les hommes à un état de Droit, les mettre par la force sous le joug du Droit, n'est pas seulement le droit, mais aussi le devoir sacré de *tout homme qui a le savoir et le pouvoir nécessaires*. En cas de nécessité, *un seul homme a le droit et le devoir d'obliger l'humanité entière ;* car pour tout acte contraire au droit, *elle n'a contre lui ni droit ni liberté aucune*[1] ». Le terme de cette philosophie est donc le dogmatisme, l'autoritarisme, le despotisme absolus, un mysticisme de droit divin. Elle rejoint la théorie de l'État tel que le conçoit Hegel, et qu'incarne cette Prusse qui lui fournit le modèle de son État, « Dieu réel sur la terre ». Elle n'est pas une simple théorie abstraite ; elle est une loi morale, un devoir impératif ; elle ordonne ; et à ses ordres nul, homme ni État, n'a le droit de se soustraire.

Et ce que sont les grands illuminés parmi les hommes, l'Allemagne l'est parmi les nations. Qui ne voit que cette clairvoyance universelle est le principe vivant de son esprit, et lui donne sur toutes les races une supériorité non seulement philosophique, mais pratique, non adventice, mais essentielle ? Elle est la race héroïque dont les fils osent seuls regarder sans trembler toutes choses en face et les soumettre à toutes les critiques, si ruineuses

[1] Fichte : Staatslehre.

soient-elles des illusions qui font vivre. Par la lignée ininterrompue de ses inspirés, elle communique directement avec l'esprit du monde, la volonté éternelle qui l'ordonne, retrouve spontanément ses directions cachées et y conforme naturellement d'âge en âge tous les mouvements de sa pensée et de ses efforts. Son intuition lui révèle partout le fond des choses, les réalités permanentes qui sont les bases de la vie ; et cette intuition n'appartient qu'à elle. Le Latin se grise de mots, de formules vides qui dans son cerveau d'idéologue vieillot, superficiel et bavard, se substituent aux choses et les masquent : l'Anglo-Saxon, opportuniste myope, vit au jour le jour, sans idées directrices, dans un nuage de conventions, de préjugés, d'illusions et de mensonges que sa paresse intellectuelle, sa nullité philosophique, sa stupide infatuation, son luxe, maintiennent en rideau d'obscurité entre la réalité et lui : le Slave, à demi asiatique, apporte en Europe les émanations empoisonnées de sa terre d'origine, les mortelles vapeurs où vacillent et se dissolvent toute volonté et toute intelligence, des doctrines de nihilisme et de torpeur, tous les désordres d'une morale d'esclaves et d'un esprit d'enfant barbare[1]. C'est l'Allemagne,

[1] Hugo Münsterberg : *Traité de Psychologie*, p. 234. « Les peuples latins sont les enfants du moment; le Germain vit dans les choses qui sont derrière le monde, dans l'infini et l'ineffable », etc. Ailleurs il dit : « La culture du Russe est purement asiatique ».

l'Allemagne seule qui par ses philosophes, ses réformateurs, ses princes de la pensée et de l'action, depuis les grands réalistes que furent Luther, Frédéric, Bismarck, jusqu'aux créateurs contemporains de la plus parfaite, de la plus solide organisation des forces humaines que la planète ait vue, c'est l'Allemagne qui seule fonde sur les bases indestructibles du *réel* toutes ces œuvres, matérielles ou spirituelles. L'esprit allemand seul a partout déchiré les voiles qui dissimulent les réalités des civilisations présentes ou passées, découvert et formulé les idées génératrices qui les soulèvent au jour, le vivant germe de vérité qui les a rendues viables — grecque, hindoue, médiévale, contemporaine — l'essence des religions et des philosophies — aryennes, judaïques — a révélé partout le sens profond et les énergies cachées de l'univers, retrouvé jusqu'aux formes mêmes de l'esprit humain — témoin Kant — et donné à ses activités leurs directions efficaces. Que seraient la philosophie, l'œuvre, la pensée du monde depuis un siècle et demi sans la divination allemande, le sens allemand des réalités vraies ? et quelles lacunes dans l'édifice de la civilisation s'il manquait à ses assises le granit taillé en pleine réalité[1] que les fils de l'Allemagne lui apportent !

[1] L'expression est de Treitschke. Dans sa « Vie de Frédéric le Grand » il déclare que « le ressort essentiel de cette puissante nature, est l'im-

Et c'est ainsi qu'ils sont, dira Fichte, « le peuple en soi » « la race élue » et que cette Allemagne féconde en illuminés, a une mission sacrée devant laquelle tous les hommes doivent s'incliner, et « contre laquelle ils n'ont ni droit ni liberté aucune ». Ayant comme ces héros la vision et la force, l'Allemagne a comme eux le « devoir d'obliger l'humanité entière », car les rapides éclairs qui les illuminent et leur découvrent la volonté du monde sont pour elle permanente clarté, et la route où elle marche triomphante est d'un bout à l'autre chemin de Damas. Seule elle voit et comprend et détient le secret de la vie, de l'action, des organisations efficaces, de la victoire : sa réussite est un succès personnel de l'Éternel, et l'éclatante, l'éblouissante confirmation de sa foi naïve. Elle est le guide prédestiné du monde. Vouloir entraver la réalisation de ses destinées, qui est d'imposer à tous la vérité, *sa* vérité, c'est nier toutes les puissances de la réalité qu'elle incarne, c'est se révolter contre l'ordre divin, s'insurger contre Dieu. Et c'est ainsi que de bonne foi le poète Wolfskehl écrira : « Aujourd'hui il s'agit de la vie ou de la mort de l'âme européenne... Vos complices pêchent contre le Saint-Esprit de l'Europe. Nous livrons

pitoyable, le terrible réalisme allemand... Il se donne pour ce qu'il est et voit les choses comme elles sont... il ne remarque que les réalités ». Toutes ces idées sont des lieux communs en Allemagne.

cette guerre pour toute l'humanité européenne, pour le monde entier : *cette guerre vient de Dieu*... Il s'agit du divin dans l'Humanité : il est question non seulement de notre existence, mais de celle de l'Europe[1] : » et que l'appel des maîtres de l'enseignement supérieur allemand dira : « Nous croyons fermement que le salut de toute la Kultur de l'Europe dépend de la victoire du militarisme allemand[2] ». Et c'est pourquoi l'opposition de l'Angleterre dégénérée paraît à ces esprits mystiques et à toute l'Allemagne, non seulement un crime politique, une intolérable atteinte aux droits allemands, une monstrueuse injustice, mais une sédition du mensonge contre la vérité immanente, qui par eux se réalise, un péché non seulement contre l'Allemagne mais contre le genre humain.

III

THÈSES ALLEMANDES SUR L'EMPIRE BRITANNIQUE

L'Angleterre n'ignore pas ces idées. Dans son discours d'Edimbourg (18 septembre 1914), M. Asquith les a résumées. « La culture allemande, dit-il, n'a point préservé

[1] Frankfurter Zeitung du 12 septembre 1914 : réponse à M. Romain Rolland.

[2] Berlin, 10 octobre 1914. Cet appel a été signé par cinquante-trois Universités et écoles supérieures : il est suivi de trois mille deux cents signatures.

l'Empereur et son peuple d'illusions et d'erreurs sur l'Empire britannique aussi dangereuses qu'absurdes. Ces grands observateurs voient en nous les fils dégénérés d'un peuple qui, par une combinaison de chances généreuses et de supercheries a trouvé moyen d'établir sa domination sur une partie énorme du globe et de ses populations. Cet agrégat de hasard qu'on appelle l'Empire britannique est pour eux fondé sur des bases si branlantes et toutes ses parties sont rattachées par des liens si fragiles qu'au premier choc, à la première menace extérieure, il tomberait en morceaux et s'affaisserait. L'Inde — tout voyageur allemand le savait parfaitement — était sur le point de se révolter ouvertement ; et ici, dans le Royaume-Uni, nous étions déchirés par des dissensions si profondes et si irrémédiables que nos énergies de résistance et d'attaque étaient complètement paralysées ». Mais même en Angleterre le détail complet et la base métaphysique de ces théories ne semblent pas être généralement connus. Les exposer objectivement non seulement peut nous éclairer sur la psychologie de nos adversaires, mais rendre service à nos Alliés.

En effet, pour ces métaphysiciens l'Angleterre est parmi les nations le mensonge incarné et le principal

obstacle aux progrès non seulement de l'Allemagne mais du monde. Son efficacité est épuisée. Elle a tout et ne peut rien : l'Allemagne n'a rien et peut tout. Qu'on examine aux clartés du Réel allemand tous les prestiges trompeurs de cette fausse puissance, et tous successivement s'évanouiront.

Sa prépondérance est un mythe. Sa suprématie navale est due non au génie, à quelque supériorité morale inhérente à la race, mais à des accidents de situation géographique, à d'heureux hasards dont l'action de jour en jour s'affaiblit jusqu'à disparaître. Son empire incohérent, produit du vol, de la trahison, est une imposture. On a tort de dire que l'Angleterre est en décadence : elle n'a jamais été forte. Sa puissance n'existe que par la faiblesse d'autrui, et ses voisins ne l'ont acceptée que parce que leurs yeux n'en savaient pas voir l'illusion [1].

De redoutables courants océaniques au Nord de cette île rendent périlleuse et incertaine pour des bateaux à

[1] Pour ce développement, voir le pénétrant livre de R. G. Usher, « Pangermanism » qui contient un exposé magistral de la thèse allemande. Je m'en suis largement inspiré. Voir aussi Englands Weltherrschaft et die Deutsche Luxusflotte, von Lookout, Berlin, février 1912, dont quatorze éditions ont été épuisées dans l'espace de quelques semaines. Voir aussi : Treitschke passim, et Schiemann : Die deutsche Weltpolitik.

voile toute navigation, et autrefois c'est l'étroit chenal orageux de la Manche dominé par l'Angleterre que devait suivre le commerce des États septentrionaux. Sur ce chenal le hasard a voulu que presque tous les ports naturels, refuge obligé des bateaux assaillis par les tempêtes, fussent anglais. Barrière infranchissable parfois pendant de longs mois à qui voulait le traverser — témoin les tentatives d'invasion de César, de Guillaume le Conquérant, de Napoléon — ce détroit assurait à cette île perdue dans les brumes du Nord une sécurité d'inviolable forteresse qui lui a permis de développer ses énergies à l'abri des vicissitudes et des misères qui périodiquement ont épuisé la vitalité du Continent[1]. Les vents, les flots, les orages ont combattu pour l'Angleterre; mais la vapeur qui peut lutter contre eux a rendu vains les avantages que lui procurait l'existence de ces courants, et vaine la sécurité ancienne que lui donnait la complicité de ces forces élémentaires. Le monopole des matières de construction qu'elle détenait a disparu aussi, depuis que les coques d'acier ont remplacé le bois. Le mécanicien aujourd'hui prime le marin; et pour le former, point n'est besoin de l'habitude de la mer qui naissait spontanément dans cette île aux dentelures innombrables.

Un autre hasard géographique a donné à l'Angleterre

[1] Treitschke, Politik II, 6.

une importance disproportionnée à sa force réelle. Elle domine les rives de ces Pays-Bas qui sont la clef de l'Europe septentrionale, le chemin qui mène au cœur de l'Allemagne et de la France, la base naturelle de toute invasion de l'Angleterre. « La possession de ces pays par l'une des trois nations qui les entourent lui donnerait du coup une arme mortelle contre les deux autres. Les posséder a été le rêve de toutes les trois : c'est pour la maîtrise de ces pays qu'on a fait la moitié des guerres européennes. Ces deux Etats minuscules sont indépendants parce que ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Allemagne ne peuvent permettre à l'une d'elles d'en être maîtresse[1]. » Le jeu des alliances et de la politique de l'Angleterre n'a eu d'autre but depuis toujours que de déjouer les ambitions de tous ceux, Habsbourg ou Bourbon, qui prétendaient à cette maîtrise, et par les alternances de sa coopération de les détruire l'un par l'autre. Avec une population et des ressources moindres que ses rivales, grâce à sa diplomatie, qui est la première du monde, elle a pu ainsi devenir l'arbitre de leurs destinées et les abaisser tour à tour[2]. Sur elles, elle avait d'autres avantages. La cohésion, l'unité territoriale et nationale, la centralisation que l'Espagne n'a atteintes qu'au quinzième siècle, la

[1] Usher, Pangermanism, p. 23.

[2] Englands Weltherrschaft.

France au seizième, l'Allemagne et l'Italie qu'au dix-neuvième, l'autocrate Guillaume le Conquérant, par sa géniale organisation du pays, les lui a assurées dès le onzième siècle ; et c'est toute la masse compacte de leur puissance économique et politique, la totalité de leurs forces, que les rois ses successeurs jetaient de leur île inviolable et unie dans la balance contre les pays continentaux divisés contre eux-mêmes et menacés sur toutes leurs frontières.

Mais à mesure que cette autocratie se défaisait en Angleterre[1], que l'autorité royale et l'unité de direction, les fortes traditions politiques, s'émiettaient entre les mains des parlements, des ministres, des partis, ses rivales suivaient une évolution contraire qui les conduisait peu à peu de la dispersion à la concentration, de l'anarchie à l'ordre, de l'incohérence politique de leurs petits états fédérés impuissants, à la volonté une et forte ; et réunissait entre les mains de monarques presque absolus toutes les forces vives de vastes états centralisés conduits par une seule pensée vers des fins constantes. Et c'est ainsi qu'elle s'est affaiblie non-seulement de tout son propre affaiblissement intérieur, mais de toute l'augmentation concomitante de leur force.

[1] Treitschke. Politik, 11.132. Il parle de « l'héréditaire nullité des rois de la maison de Hanovre ».

Politiquement moins vulnérables qu'autrefois par l'Angleterre, ces puissances ne le sont plus au même degré économiquement. Le commerce de l'Europe centrale drainé par ses fleuves et ses canaux n'est plus forcé de passer par la Manche et n'est plus soumis au bon vouloir de la flotte anglaise[1] : il peut s'écouler ou arriver par les voies ferrées et des ports que l'Angleterre ne domine pas. Economiquement l'Europe se libère chaque jour davantage des antiques monopoles anglais ; et chaque accroissement de son indépendance accroît sa richesse et sa force, et diminue la fortune et la force de l'Angleterre. Le monde n'est plus, comme du temps de Napoléon, tributaire de cette petite île pour le café, le sucre, le thé, le coton, le tabac et les produits de l'Orient et des Antilles. L'Angleterre n'est plus comme autrefois l'unique dépôt des marchandises essentielles à la vie ou au bien-être des autres peuples, l'unique pourvoyeuse, le courtier et la colporteuse obligée du monde entier ; et ces recettes et sa puissance mercantile, qui l'ont rendue si forte et si riche, de jour en jour diminuent. Son monopole commercial n'existe plus ; l'avance qu'elle a prise sur ses rivaux est entamée ; bientôt ils la dépasseront dans la course où leurs forces augmentent à mesure que les siennes décroissent.

[1] Englands Weltherrschaft.

Une autre avance, l'avance industrielle, la plus grande de toutes, due encore plus que sa suprématie commerciale à la chance et non au génie, à des hasards et à des faveurs imméritées, elle aussi n'est plus. La première, l'Angleterre, « bloc de houille et de fer », a ouvert l'âge industriel de l'humanité qui est notre âge, a découvert et exploité les trésors de son sous-sol, et a dû à cette primauté le plus prodigieux, le plus rapide développement de population et de richesse que le monde ait vu. De 1700 à 1750 sa population passe de 5.000.000 d'âmes à 6.000.000, et en un demi-siècle n'augmente que d'un sixième. Mais la grande industrie naît et se développe et, de 1750 à 1800, cette population augmente de plus de moitié ; de 1800 à 1850, de 90 p. 100. L'accroissement de sa richesse est encore plus extraordinaire. L'Angleterre devient l'usine du monde et son peuple le ploutocrate de la terre. Dans l'ivresse de sa fortune elle s'imagine être, par droit divin, sacrée la dispensatrice aux autres peuples de tous les bienfaits industriels dont elle croit détenir les secrets : c'est de ses mains qu'ils doivent recevoir tous les instruments de leur labeur et de leur production, toutes les nécessités et les commodités de leur vie ; tous les peuples sont ses clients et ses dépendants, et sa tyrannie économique est absolue.

Or cette puissance est fondée sur un paradoxe insou-

tenable, le paradoxe qui prétend que toutes les matières premières, toutes les productions des pays les plus divers doivent continuer à prendre le chemin de cette île lointaine et aboutir à ses seules usines pour les enrichir et s'y transformer. A cette vie industrielle qu'elle a inaugurée, tous les peuples cependant s'éveillent, les plus lointains, les plus arriérés; et c'est aux lieux de production, près des matières premières, partout, dans tous les pays du monde, que s'installent aujourd'hui les usines rivales qui, avec une main-d'œuvre plus abondante et moins chère, plus active et moins routinière, luttent maintenant avec succès contre la vieille industrie anglaise ankylosée dans les méthodes périmées et gâtée par ses succès mêmes. Sur toute la terre les fleuves qui apportaient à l'Angleterre leurs richesses se détournent ou se tarissent. En Angleterre même les réserves de houille, de fer, de bois, diminuent avec une rapidité inquiétante : elle ne possède plus les matières premières indispensables à la construction de sa flotte. Sa suprématie industrielle comme sa suprématie commerciale, réelles autrefois, ne sont plus qu'une illusion et un mensonge encore dissimulés aux myopes par des dehors brillants, restes de sa fortune passée. Une incurable, une grandissante faiblesse se cache sous ces dehors trompeurs. Douze millions de prolétaires vivent en Angleterre

d'un gage journalier qui dépend de ces suprématies croulantes. Le jour où définitivement elles auront disparu, que deviendront-ils, et avec eux l'Angleterre? Lorsque ces millions de misérables n'auront plus de travail ni de pain, des soulèvements plus terrifiants que toutes les convulsions de la Révolution française balayeront comme un fétu de paille la structure colossale de cette civilisation décrépite. Rien ne peut longtemps retarder cette catastrophe. Une mince croûte qui de jour en jour s'amincit davantage sépare seule l'Angleterre d'un gouffre sans fond, où fatalement elle s'engloutira sous son propre poids. L'excès monstrueux de sa fortune imméritée, qui contredit tout l'ordre naturel des choses, est un paradoxe et une absurdité, car sa puissance tout entière repose sur une imposture, une fausseté économique, et ne s'appuie sur aucune Réalité. Aucun mensonge ne peut indéfiniment se maintenir en face des forces de vérité qui mènent le monde [1]. La ruine du colosse bouffi sera proportionnée à l'énormité de sa masse et à la hauteur démesurée de l'édifice qu'il a élevé jusqu'aux nues sur des bases vermoulues, et d'où, dans son aveugle infatuation, il croit dominer la terre pour l'éternité.

En réalité, chaque jour mine silencieusement les assises

[1] Treitschke.

de sa force et accroît sa faiblesse économique. Chaque famille qui abandonne la campagne pour la ville, l'agriculture pour l'industrie, la ferme pour l'usine, cesse de se nourrir des produits du sol et de se suffire à soi-même ; elle vient grossir le nombre des parasites dont l'existence journalière dépend du mécanisme économique compliqué des importations dont le maintien et le parfait fonctionnement est pour eux une condition de vie. Depuis longtemps l'Angleterre ne produit plus de blé chaque année que pour six semaines de subsistance, et la surface de production diminue toujours ; c'est par la mer que lui arrive presque toute la nourriture qui fait vivre sa population tributaire de l'étranger. Sa vie n'a plus de racines dans son sol : sa sève vient du dehors : elle est l'organisme monstrueux, le parasite qui tire d'autrui tous les principes de son développement et de son existence, et qui par lui-même n'a aucune vitalité propre. Sa vie est suspendue à un fil : qu'un seul de ses adversaires obtienne pendant trois mois, — moins, six semaines, — la maîtrise de la mer[1], intercepte la coulée de blé, de viandes, de matières premières indispensables à ses usines qui incessamment se déverse en torrents nourriciers dans

[1] On enseigne cette doctrine même dans les écoles secondaires allemandes. Voir A. Schröder, Die Flotte als notwendige Ergänzung unserer nationalen Wehrmacht, cité par Usher. Voir aussi Bernhardi, Vom heutigen Kriege, ch. XI, la Guerre navale ; Delbrück, Erinnerungen, Berlin, 1902.

ses veines, et toutes les sources de sa vitalité seraient taries, et coupées toutes les racines qui la font vivre. Elle mourrait de faim, elle périrait sous l'assaut de forces élémentaires plus redoutables que toutes les armées.

Et même contre une agression armée de ses rivaux, que pourrait-elle ? Peu de chose[1]. Elle n'a plus l'élan vital, les ressources morales qui seules en dernière analyse donnent la force vraie, assurent les réussites durables, fixent la fortune. Une insidieuse, une profonde dégénérescence ronge la race, et peu à peu détruit tous les organes de sa vitalité. La grande industrie depuis cent cinquante ans arrache sans cesse à la terre, aux salubres et vivifiants souffles du grand air, aux rudes tâches agricoles qui durcissent les muscles, calment les nerfs, donnent l'équilibre et la force obstinée, des millions et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, et les parque dans l'atmosphère viciée des usines, des « slums »[2], parmi toutes les influences anémiantes et corruptrices des villes qui brûlent la matière nerveuse ; et cette industrie créatrice de richesse matérielle détruit l'âme et le corps des esclaves qu'elle dévore par hécatombes; elle anéantit cette autre richesse qui

[1] Treitschke, Politik : Delbrück : Erinnerungen. Voir aussi la prophétique étude de Cramb, *Germany and England*.

[2] Quartiers populeux sordides.

seule importe, la richesse humaine, qui est santé, équilibre, moralité. Elle surexcite et déprime ces exténués qui ne sont plus qu'une poussière d'humanité que soulèvent tous les vents de la démagogie, un ramassis de dégénérés sans attaches naturelles avec le sol, qui seul nourrit la saine plante humaine. Elle est l'effroyable machine qui pompe inlassablement et qui engloutit sans fin dans ses flancs insatiables la matière humaine diverse et vivace, et la rejette broyée, informe et morte. Considérez dans ces sombres villes où leur vie crépusculaire s'écoule les faces blêmes, bouffies, bestiales ou hâves, les corps déjetés et rabougris de ces misérables ; et dites si c'est pour produire de tels types d'humanité qu'une civilisation existe, pour multiplier indéfiniment et faire pulluler ces exemplaires tous pareils d'une basse faune ; si une société qui n'aboutit qu'à ces déchets n'est pas maudite. Considérez les cellules qu'ils se sont construites pour abriter leur vie, ces mornes alignements de corons, de monotones cubes de briques enfumées, tous semblables et sordides comme les sordides existences uniformes qu'ils recouvrent, ces rangées infinies de misérables logis qui, autour de Londres et des grands centres industriels, à perte de vue répètent désespérément, avec une insistance maniaque, leurs noirs rectangles identiques, en masses profondes, en longs kilomètres déprimants de

laideur mesquine, comme la prolifération d'un polypier, l'œuvre d'insectes tous pareils ; et dites si c'est pour construire ces architectures de madrépores, pour faire surgir ces formes de vie, ces spectacles, ces visions, ces monotonies accablantes, qu'une société se crée. Nulle critique plus virulente de cette monstrueuse, de cette hideuse déformation de la vie que celle que les critiques anglais de la civilisation anglaise ont formulée, depuis Carlyle, Mrs. Browning, Ruskin, William Morris, Matthew Arnold, jusqu'à Bernard Shaw, Wells, Galsworthy et Masterman. Ils maudissent cette civilisation toute matérielle qui tue l'homme pour créer la richesse, détruit l'âme pour nourrir une puissance inhumaine, et sacrifie à ses fins misérables et basses toutes les fins supérieures de l'humanité. Leur malédiction est celle des antiques prophètes qui appelaient le feu du ciel sur la terre malade de péchés. Jamais protestation plus haute, plus indignée, plus passionnée ne s'est élevée contre une société. Ils l'ont condamnée dans ses origines, dans ses artisans et dans ses œuvres, et leur condamnation est absolue : elle est méritée : l'Allemagne y souscrit, et l'inscrit pour toujours au tribunal de l'Humanité. Leur verdict est celui de l'Histoire, et nulle contestation ne pourra l'abolir ni en atténuer l'infamie [1].

[1] Dans sa haine irraisonnée l'Allemagne oublie que ces tares inévi-

Mais l'oligarchie qui tire de ces esclaves sa force et sa richesse, l'aristocratie et la bourgeoisie qui vivent de cette abjection, la fleur de civilisation qui pousse sur ce fumier, ne valent-elles pas mieux que cette tourbe, et leur puissance, l'éclat de leur vie somptueuse ne justifient-ils pas dans une certaine mesure l'existence de ces misères, condition de leur épanouissement et de leur splendeur ? Les bases d'aucune civilisation, à commencer par la plus brillante de toutes, la grecque, ne supportent d'être examinées de trop près. La civilisation anglaise ne trouve-t-elle pas sa justification dans la magnificence de ses effets, et quelque indulgence auprès des Allemands ? Non. Sa splendeur et son éclat apparents ne sont pour eux qu'une phosphorescence de décomposition ; derrière eux ne subsiste plus aucune force de vie. Le luxe et la paresse ont corrompu les maîtres comme l'industrie, la misère et le vice ont pourri les esclaves : la race tout entière est pourrie [1]. L'Anglais de la classe dirigeante est devenu une bête de luxe, un oisif qui ne travaille qu'à ses heures et qui ne consent à nul effort pénible, et soutenu. Sa vie s'encombre de tout un attirail de luxe inutile

tables de la grande industrie existent chez elle, aux Etats-Unis, en France, partout où elle fonctionne, et que ces tares de jour en jour diminuent.

[1] Voir Pangermanism, p. 35, et la citation de la Fortnightly Review. Toutes ces idées sont courantes en Allemagne.

il lui faut sa nourriture abondante et compliquée, son « week end. »[1], ses cercles, ses sports, ses courses en montagne, ses longues vacances annuelles, la coûteuse et amollissante organisation d'une existence de paresse et d'amusements, coupée par des intermittences de labeur nonchalant. Et cette organisation et cet attirail, il les emporte partout avec lui, dans ses colonies, sur toute la terre : à Calcutta, à Rangoon, à Changhaï, au Brésil, partout ; si lointain ou si différent que soit le pays, il les lui faut pareils ; et l'entretien de ce commerçant, de ce commis, de cet administrateur qui rend si peu et coûte si cher, ferait vivre deux Français et trois Allemands. Il ne se plie plus aux basses besognes obligées, méprise l'humble, le tenace effort journalier, la subordination aux désirs et aux besoins de ses clients, les prévenances et les adaptations qui seules aujourd'hui assurent le succès. Il nie ou méconnaît toute forme de vie qui n'est pas semblable à sa vie. Sur la réalité son esprit hautain et borné n'a plus de prise ; et dans un monde divers et qui évolue sans cesse, il perpétue avec une aveugle obstination des méthodes périmées, et continue stupidement à nourrir l'illusion mortelle d'une supériorité disparue. Aucun avertissement, aucune défaite ne peut ébranler le

[1] Congé hebdomadaire devenu une institution en Angleterre. On part le vendredi soir et l'on ne reprend le travail que le lundi ou le mardi suivant.

rêve menteur où il vit : c'est toute la structure de son esprit et de sa civilisation, la forme de sa volonté, toutes ses activités et toute sa vie qui, pour l'Allemand, sont un anachronisme et un mensonge[1].

Cette oligarchie, cette bourgeoisie qui ont abattu la puissance napoléonienne et fondé l'empire anglais étaient fortes autrefois de leurs vertus patriciennes, de la force intacte de la race consentante, comme de toute la faiblesse dont souffraient alors leurs rivaux. Elles s'appuyaient sur des traditions d'orgueil et de courage romains, et avaient comme instrument de leurs desseins un peuple viril de « Yeomen », de paysans et de marins. Ces traditions et cette virilité ne sont plus. Une basse populace urbaine, une bourgeoisie amollie, un patriciat sans noblesse qui se recrute parmi des marchands, des industriels, des financiers, et n'est plus qu'une ploutocratie que la démocratie veut balayer et balayera, remplacent la race impériale qui fit la grandeur de l'Angleterre. Le sang de cette race est corrompu. Elle ne se reproduit plus que par ses éléments inférieurs, le vil pullulement de sa plèbe brûlée d'alcool. Les enquêtes qu'après la guerre des Boers le Gouvernement anglais a poursuivies sur sa dégénérescence n'en ont-elles pas révélé la gravité sans indiquer de remèdes ? — Cette

[1] Voir dans Cramb, *Germany and England*, un résumé du réquisitoire allemand contre la dégénérescence de l'Angleterre, p. 22, 31, 92-94.

race dégénérée ne sent pas les obligations de sa fortune. Elle n'accepte pas les charges de sa grandeur, l'impôt du sang, les disciplines qui transforment en citoyens conscients et agissants, en instruments volontaires d'une idée nationale tous les sujets des états continentaux, pareillement entraînés à la rude vie militaire qui enseigne l'obéissance, la coopération, l'esprit de sacrifice, l'honneur, durcit le corps et raffermit l'âme ; elle est abâtardie par la paix et d'énervantes doctrines humanitaires. Elle n'est plus capable de faire la grande guerre : son armée est négligeable ; elle n'a plus la matière humaine pour constituer les colossales agglomérations de soldats exercés qu'exigerait aujourd'hui la lutte contre une grande puissance. L'Angleterre est la Carthage moderne, dont l'empire n'a d'autre protection que le fragile bouclier d'un ramassis de mercenaires : depuis Cromwell elle n'a plus d'armée nationale[1]. Que pourront ces quelques régiments de mercenaires contre les légions innombrables de patriotes que leur opposeront les grands États européens? Dans le corps de ces États, toutes les cellules sont vivantes et actives, et collaborent aux fins qu'ils poursuivent : dans le corps de l'Angleterre, elles sont politiquement inertes et ne vivent plus que pour elles-mêmes, pour leurs fins égoïstes et individuelles. L'Angleterre en est encore

[1] Treitschke Politik. II. 358.

à la période individualiste que l'Allemagne a dépassée pour atteindre la période d'organisation [1]. Pareil monstre ne peut subsister longtemps : il porte en lui-même des forces de désintégration et des incapacités de vie. Il ne peut se maintenir que par la tolérance ou l'aveuglement de ses voisins ignorants de ses vices profonds. Le jour où ils découvriront ces vices et s'attaqueront à lui, il s'écroulera tout entier.

Son empire deviendra alors leur proie.

Pas plus que la supériorité navale, commerciale, industrielle, politique, sociale, militaire de l'Angleterre, son empire n'est une Réalité. Il n'est qu'une étincelante illusion, sans consistance ni cohésion aucune. Il se défera par le vice même de sa constitution, car entre ses différentes parties, entre elles et l'Angleterre, il n'y a point de liens réels ni d'intérêts communs, point de nexus vivants, aucune dépendance organique. Le hasard et une suite extraordinaire de chances heureuses ont seuls rapproché les membres incohérents de ce grand corps, et non une volonté suivie, un principe de vie commune. Aucune tentative pour fondre en un tout organique

[1] Voir les lettres d'Ostwald et de Lasson, qui sont dans toutes les mémoires.

les parties dispersées de cet empire, dont les intérêts sont contradictoires, dont les destinées sont opposées, ne peut prévaloir contre cette incohérence naturelle. Même la forme la plus élémentaire de l'union, l'union douanière rêvée par Chamberlain, a échoué contre tous ces égoïsmes divergents, ces forces centrifuges [1]. La réalité de cet empire n'est pas centralisation, cohésion, union, subordination de toutes les volontés individuelles à une fin commune, mais séparation, indépendance, divergence. C'est une force de désintégration et non d'association qui est au fond de sa structure [2].

De toutes les possessions anglaises, l'Inde est la plus importante, et aucune n'est pour l'orgueil anglais un plus grand sujet de fierté. Aucune ne révèle plus clairement cette faiblesse fondamentale de l'empire. La conquête de l'Inde n'est pas due, comme les Anglais voudraient le faire croire, au génie, à la force, à la supériorité morale de la race, mais à l'absence de toute opposition vraie de la part de ses rivaux et des Hindous, à leur impuissance. C'est l'Inde qui s'est conquise elle-même pour l'Angleterre : c'est en opposant les unes aux autres les races, les religions, les jalousies, les mille forces de désunion

[1] Th. Schiemann : Kreuz Zeitung, 5 juillet 1911, cité par Bernhardi, Deutschland und der nächste Krieg, ch. v.

[2] Bernhardi. Deutschland und der nächste Krieg, ch. v.

de ce malheureux pays, le plus profondément divisé contre lui-même qui soit, le plus dépourvu de toute unité naturelle, que l'Angleterre a pu asseoir sa domination, qui n'existe que par la faiblesse du peuple dominé et non par la force du peuple dominateur. Qu'une poignée de commis à la tête de quelques régiments de soldats ait pu soumettre ce continent, que mille fonctionnaires puissent tenir et exploiter ces trois cents millions d'indigènes, quelle preuve plus éclatante de la facilité de leur tâche, et de la fragilité de leur œuvre trop rapide, élevée sur des bases de hasard?

Mais une conscience nationale se crée dans l'Inde et la révolte y gronde sourdement. Qu'elles trouvent un instrument d'action, qu'une puissance indigène s'élève, et que resterait-il de cette poignée d'Anglo-Saxons[1]? Elles peuvent d'ailleurs rencontrer aujourd'hui l'appui extérieur qui autrefois leur faisait défaut. Depuis que l'Angleterre domine les mers, aucun grand Etat n'a pu efficacement attaquer l'Inde : la base rapprochée indispensable à toute opération militaire manquait. L'isolement, l'éloignement de l'Inde l'ont protégée mieux que toute force armée. Mais cette suprématie navale et cet isolement n'existent plus. L'Allemagne par le chemin de fer de Bagdad, la Russie par ses voies ferrées qui abou-

[1] Bernhardi, *loc. cit.*

tissent déjà aux frontières de l'Afghanistan, menacent déjà sa sécurité [1]. Sur la loyauté des rajahs et des fellahs, les Anglais ne peuvent compter. Ils ne sont pas sensibles aux bienfaits réels de la domination anglaise, aux prestiges de sa force matérielle. Pour ces races, les plus religieuses, les plus profondément idéalistes qui soient, une civilisation matérielle n'est pas une civilisation. Et spirituellement, qu'ont fait les Anglais pour cette Inde spirituelle? demandent Karl Bötticher, Dahn, et avec eux tous les écrivains allemands qui l'ont étudiée. Quelle trace y laisseront-ils de leur passage, après tous les conquérants qui l'ont parée de temples, de mosquées et de palais de grès rouge et de marbre blanc? Ils ont transformé en casernes et en écuries les forteresses de fées élevées par les Mogols, détruit pour de basses fins utilitaires quelques-uns des monuments les plus beaux que l'homme ait conçus : les monuments de leur grandeur à eux sont des gares et des casernes, des canaux et des usines construits pour leur enrichissement avec le sang et la sueur des misérables fellahs qu'ils exploitent, et qu'ils méprisent : à leur puissance balayée, il ne survivra pas une œuvre de beauté dont l'humanité puisse s'enorgueillir, et qui témoigne que cette puissance fut belle, et grande, et humaine. Elle fut égoïste, gaspil-

[1] Dr Rohrbach, Die Bagdadbahn, Berlin, 1911.

leuse de richesses, destructrice de beauté et de vie. Elle n'a racheté ses crimes par aucun bienfait supérieur ; elle ne laissera derrière elle, après sa disparition inévitable, ni reconnaissance, ni regret, ni admiration, ni respect même, rien que le souvenir accablant d'une oppression sans nom, d'un égoïsme forcené et impitoyable.

L'exemple de l'Inde peut suffire à démontrer la fragilité de cet empire qui n'est qu'une entreprise mondiale d'exploitation égoïste[1]. Est-il nécessaire d'appliquer la même analyse à l'Égypte, que l'Angleterre ne doit qu'à la niaise faiblesse des démocrates français, incapables de politique nationale ; aux forteresses qui dominent la Méditerranée, la Mer Rouge, l'Océan Indien, les mers de la Sonde et de Chine, le Détroit de Magellan, le Cap de la Bonne-Espérance, tous les passages qu'empruntent le commerce du monde, et qu'elle a volées parfois en pleine paix?[2] Qui ne voit que par son énormité même, par la longueur démesurée de cette chaîne d'îles et de forteresses, cet empire ne peut être défendu par une flotte, si puissante soit-elle, contre les croissantes forces navales de ses rivaux? leurs croissants moyens d'action, l'entrée dans la lutte universelle de puissances nouvelles, Chine, Japon, États-Unis? A ces menaces croissantes, à ces pres-

[1] Bernhardi, Deutschland und der nächste Krieg, ch. IV.

[2] Treitschke, Deutsche Geschichte, t. V, p. 63.

sions de jour en jour plus fortes, à ces énergies de vie saine et d'irrésistibles expansions, que peut opposer la fragile surface de ce colosse incohérent dont la vitalité baisse, dont les forces diminuent, et contre ces réalités toutes puissantes le mensonge et le paradoxe de sa fausse grandeur ? Trouvera-t-il dans ses colonies de peuplement, Australie, Canada, Nouvelle-Zélande, Cap, des ressources défensives ? Ces colonies sont autonomes et poursuivent égoïstement leurs propres destinées : le lien sentimental qui les unit à la métropole fût-il plus fort, fût-il renforcé par des intérêts communs, qui d'ailleurs n'existent pas, elles sont trop loin, trop faibles pour prêter une aide efficace. L'Angleterre ne peut rien attendre d'elles : déjà elles sont restées sourdes à son appel. Ces colonies lointaines, vastes et peu peuplées, seront, non une protection pour l'Angleterre, mais des surfaces de facile agression, une faiblesse et non une défense, lors de la curée qui suivra inévitablement le démembrement de cet Empire, qui s'affaisse sous sa propre énormité et qu'entourent la meute avide de tous les appétits déchaînés par le sentiment de jour en jour plus net de son irrémédiable faiblesse, la promesse de jour en jour plus certaine du sanglant partage de ses dépouilles magnifiques. L'heure de cette curée approche, prédisent ces énergumènes : le mensonge vital sur lequel, disent-ils, repose l'odieuse

domination d'une race qui a épuisé sa vitalité et sa fortune, soulevé contre son insolence la terre entière, éclate maintenant à tous les yeux ; cette hautaine imposture sera balayée comme tous les mensonges par les puissances de vie, de vérité et de réalité qu'elle a trop longtemps outragées et qui se vengeront enfin[1]. L'instrument prédestiné de cette œuvre d'assainissement est l'Allemagne impériale, une, cohérente, forte, en qui ces puissances éternelles trouvent aujourd'hui leur plus haute expression. Elle substituera au désordre moral, à l'individualisme dissolvant, à l'égoïsme et au mensonge incarnés, à l'imposture vivante que sont l'Angleterre et cet empire et toute cette civilisation, sa santé, sa sève vierge et son empire fondé sur une conception de la vie et de la civilisation qui est ordre, organisation, subordination, vérité, force réelle et universel bienfait. Elle est lasse de se voir sur toute la terre encerclée et meurtrie par l'ennemie sournoise, jalouse de sa fortune : le jour, le grand jour espéré par ses marins, son peuple entier, arrive enfin. Nouveau Siegfried elle abattra ce Fafnir étalé sur toute la terre, et qui couve son or. La Carthage moderne, plus perfide et animée d'un plus bas esprit de mercantilisme que la Carthage d'autrefois, et plus haïssable qu'elle, si profondément pénétrée de mensonge que son nom est

[1] Treitschke.

devenu synonyme de perfidie et d'hypocrisie, et que tous ses actes sont des mensonges, comme elle défendue par des mercenaires sans courage, est mûre pour la ruine. Sa civilisation n'est plus que scories, que résidus de vie dont toute vertu s'est retirée. La mesure de ses iniquités est comble : elle a lassé les hommes et les dieux. *Delenda est*[1].

Et c'est ainsi que le Dr Lenard[2], écrira froidement dans une brochure ; « Le nid central et le siège suprême de toute l'hypocrisie du monde, qui est sur la Tamise, doit être détruit. *Point de respect pour les tombeaux de Shakespeare, de Newton, de Faraday...* On ne peut avoir une paix véritable avec un voleur de grands chemins, tant qu'il n'aura pas péri ou qu'on ne l'aura pas détruit. La lutte contre ce bandit est plus encore qu'une lutte pour l'existence et l'honneur du Vaterland : elle est une croisade pour affirmer l'existence de l'honnêteté sur la terre. »

IV

VICES PSYCHOLOGIQUES DE CES CONCEPTIONS

Telles sont les idées de l'Allemagne sur l'Angleterre :

[1] Bien avant la guerre, Maximilien Harden, terminait sa « Zukunft » par ce refrain perpétuel : « Ceterum censeo Carthaginem esse delendam ».

[2] Professeur de Physique à Heidelberg, un des signataires de l'Appel des Intellectuels allemands.

tels sont ses sentiments pour elle — et j'atténue — et telle la modestie de ses prétentions. Réfuter ces thèses serait vain si cette réfutation ne découvrait le vice essentiel de la vision allemande et de ces raisonnements. Cette pensée procède partout d'une démarche identique, aveugle et frénétique. Elle part d'invérifiables prémisses métaphysiques et avance à travers de spécieuses déformations de faits enchaînés, de spécieux sophismes, jusqu'à des conclusions absolues comme un dogme, passionnées comme un fanatisme, si éloignées dans leur terme de la réalité qu'elles prétendent révéler, et dont à chaque pas ses raisonnements rigides se sont progressivement écartés davantage, qu'entre cette réalité et la représentation qu'elles en donnent, il n'y a plus aucune correspondance. Elle qui prétend atteindre l'essence des choses, elle n'en voit que les aspects matériels, les dehors, les apparences superficielles, les rapports communs et non les différences : sur leur esprit, sur toutes les fuyantes réalités spirituelles, la pensée de l'Allemand est sans prise. La sympathie, l'imagination, la pénétration lui font défaut. Elle s'inspire du seul esprit géométrique que ne vient jamais tempérer ni esprit de finesse ni simple bon sens. Une aveugle logique métaphysique, dédaigneuse des complexités et du désordre apparent de la vie lui substitue une sim-

plicité roide et morte. « La réflexion », écrit Mme de Staël, « qui calme les autres hommes, surexcite l'Allemand », et c'est proprement une ivresse que la méditation pour lui, et ses effets sont pareils. Les fumées de cette ivresse troublent sa vision : elle ne lui apporte plus que des images fausses et qui l'égarent. Sur la matière passive et morte soumise dans sa simplicité invariable ou sa complexité fixe aux routines de ses méthodes, de ses disciplines acquises, sa brutale emprise est forte; et devant elle son cerveau reste lucide : sur la complexe matière humaine aux changeantes réactions infinies, sa prise psychologique est nulle, sa pensée tâtonne, trébuche et s'affaisse dans des gaucheries, des niaiseries, des sophismes et des incapacités sans nombre. Un étrange aveuglement le conduit de contradictions en contradictions. Ces érudits qui par les livres savent tout de la politique anglaise traditionnelle, et exposent doctement la théorie du rôle que jouent les Pays-Bas dans son histoire, violent la neutralité de la Belgique, sacrée pour l'Angleterre, et s'étonnent que l'Angleterre proteste : ces philosophes et ces théoriciens du droit, ces négociants qui savent la valeur d'une promesse et d'une signature, traitent étourdiment de chiffon de papier l'obligation solennelle qu'ils ont prise à la face du monde, et s'indignent de l'indignation « hypocrite » des autres

peuples; ces historiens et ces psychologues qui ont étudié le passé de tous les pays et de tous les peuples n'entendent rien à leurs réactions dans le présent, déterminées cependant par ce passé et leur psychologie, et par la réaction invariable de l'homme sous certaines provocations dans tous les temps. Ils ignorent que jamais, dans aucun pays, dans aucun temps, la persécution et la terreur n'ont abattu l'âme, qu'elles font lever le semence des héros et des martyrs ; et ils font de l'intimidation et du terrorisme leurs moyens de gouvernement et de guerre ; et par l'excès de leur bestialité, ils ont fait de la Belgique pacifique et neutre l'incarnation de l'héroïsme. Les contradictions de leur esprit sont innombrables. Pour eux le sang germain est sacré, son droit à l'indépendance absolue, et ils oppriment leurs frères danois et flamands : leurs propres frontières sont inviolables et ils violent toutes les frontières en chantant leur Wacht am Rhein, sûre et fidèle. Le Dr Harnack, tous les intellectuels, reprochent à l'Angleterre « germanique » de trahir « le saint lien du teutonisme » et une promesse qu'elle n'a jamais faite ; mais ses compatriotes ne tiennent aucune des promesses définies qu'ils ont données. Ils font litière de toutes les conventions de la Haye, de toutes les règles de la guerre civilisée, s'enorgueillissent de leur barbarie ; mais leur Kaiser qui, dans une proclama-

tion officielle, leur a dit de se conduire en Huns, proteste avec une indignation sincère contre la « barbarie » de ses adversaires, leur emploi — inexistant d'ailleurs — de balles dum-dum. Le blocus anglais est un crime contre l'humanité et ils établissent un blocus de pirates et d'assassins. Ils ont réduit Paris par la famine, mais affamer l'Allemagne est une monstruosité sans nom.

Une vision si constamment fausse ne s'explique que par un vice de l'œil. Chez eux ce vice est double. A tout objet ils substituent la théorie de cet objet qui le déforme, et à la place de l'objet ils ne voient plus que la théorie et la déformation. Dans toute chose leur œil ne perçoit que les aspects matériels, ce qui est mesurable et pondérable. Et c'est ainsi qu'ils peuvent dominer et organiser les forces matérielles; sur les forces morales, leur cerveau est sans prise et toute leur signification et leurs actions lui échappent. Contre ces forces, leur matérialisme mystique d'idéologues bornés et brutaux s'est brisé, comme leur esprit s'est faussé par l'oubli de leur réalité souveraine.

Et tels sont les vices de leur vision de l'Angleterre, comme de leur conception de la France, de la Russie, de la Belgique. Sur chacun de ces pays ils ont une théorie qui le travestit grotesquement : dans chacun l'élément le plus important de tous, l'élément spirituel, reste invi-

sible à leurs yeux. Dans leur analyse de la force anglaise, ils n'ont rien oublié que l'essentiel ; la force morale sans laquelle aucun hasard, aucune chance heureuse, aucune complicité des choses n'eussent valu. Ils ont dénombré, pesé, jugé les causes et les effets matériels de la grandeur anglaise, les faits matériels sur lesquels elle repose, les tares de sa civilisation, qui sont communes à toutes les civilisations modernes : la magnifique volonté qui est l'âme et la créatrice de cette grandeur, l'énergie spirituelle qui l'a fondée et la maintient échappent à leurs yeux myopes. Elles seules cependant sont la suprême Réalité, la cause profonde de cette civilisation et sa justification. En regard de leur splendeur, qu'importent ses déchets et ses défaillances, les infériorités inévitables qui accompagnent toute manifestation vaste et complexe de vitalité ? Dans leur pauvre conception bornée, pédante et mécanistique de la vie, née de leur long esclavage politique, de leur subordination de rouages dans une machine, des disciplines scolaires, militaristes et bureaucratiques qui les dressent à l'ordre, à l'obéissance, à l'économie, à la passivité, à la pensée uniforme et imposée, il n'y a pas de place pour les richesses, les gaspillages, les hasards, les générosités, les folies, les luttes, les désordres apparents de la vaste vie libre et diverse, mobile et incertaine, qui fut la vie

de la France héroïque, dont toute l'histoire n'est qu'une série de défaites et de relèvements, de la grande Angleterre, dont l'existence n'est qu'une longue bataille.

V

RÉFUTATION DE CES THÈSES

Ces historiens semblent tout ignorer de cette existence, même ses manifestations récentes les plus essentielles. Il suffit d'en exposer une seule pour démontrer le degré de leur aveuglement.

Voltaire nous apprend que dans le château de Thunder-ten-Tronckh le Dr Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie. Ce château était le plus beau de la Westphalie, car il avait une porte et des fenêtres, et le Dr Pangloss en était l'oracle. On sait ce qu'est devenu, depuis, ce pays pauvre et barbare, et quelle « colossale » structure a remplacé ce château ; mais les Drs Pangloss y enseignent toujours. Leur influence et leur sophistique ont grandi avec la fortune de leurs maîtres. Cependant la réfutation des thèses qu'ils soutiennent aujourd'hui peut être courte. Il n'est pas nécessaire de remonter au déluge ni au divin pour en établir la faiblesse. Il suffit de conduire ces métaphysiciens et ces érudits dans le plus

humble domaine des idées scolaires, et d'opposer dédaigneusement à leurs chimères quelques faits et quelques textes, si élémentaires que tout écolier les possède et les comprend.

Ils ne connaissent pas cette épopée de la Volonté qu'est l'Histoire de l'Angleterre. Ils oublient le fait spirituel fondamental de ces trois derniers siècles, qui est le Puritanisme et ses effets. Eux qui sont les grands théoriciens de l'évolution, des développements internes des peuples, n'ont pas vu comment le peuple anglais s'est transformé, a acquis les caractères qui tendent vers l'action et la grandeur, les disciplines qui assurent le succès : comment la « joyeuse Angleterre » agricole est devenue l'immense empire industriel, commercial et colonial dont le foudroyant développement n'a d'égal dans aucun temps ; et que les causes de cette réussite et de cette fortune sont spirituelles autant que matérielles. L'école d'énergie qu'est cette Angleterre aurait pu mieux encore que les enseignements de l'empire romain leur apprendre que c'est au caractère, à la volonté, à cet individualisme qu'ils méprisent, plus qu'à l'intelligence, à la science, à l'organisation imposée d'en haut, et aux circonstances extérieures, que les peuples doivent la fortune. Les habitudes moroses, les gestes de religiosité mécanique,

les contraintes spirituelles qui ont assombri l'Angleterre, tourné toutes les pensées vers le devoir pratique et prochain, vers la contemplation de l'Éternel, et les terreurs de l'enfer, ont pu chez ces Puritains tendre parfois à l'étroitesse d'esprit et à l'hypocrisie, mais elles ont fortifié la vie intérieure et la fibre morale de la race, lui ont fourni des consolations et des repos : il n'est pas négligeable que ce peuple industriel ait connu avant tous les autres peuples le repos hebdomadaire que lui procure la morne trève du dimanche puritain. Pour reconnaître la profondeur de cette influence, il suffit de parcourir la littérature puritaine et populaire des Anglo-Saxons, qui n'est qu'une longue prédication de l'énergie et de l'action, de la résignation, du courage, de l'espérance, et comme l'évangile de conduite de la race. Ce témoin ne ment pas, et son témoignage est à la portée de tous. Tels vers de Longfellow, « The Psalm of Life », « The Village Blacksmith », sont les mots d'ordre de ce peuple dans la lutte pour l'existence [1]. Ce poète descend des Pilgrim Fathers qui ont fondé au delà des mers une nouvelle Angleterre, où toutes les qualités morales, la ferveur d'action des Anglo-Saxons ont trouvé leur plus magnifique développe-

[1] « Debout donc, et agissons, le cœur prêt à affronter toutes les destinées : achevant toujours quelque œuvre nouvelle, poursuivant toujours quelque but nouveau, apprenons à travailler et à attendre. » (Psalm of Life).

ment matériel et leur expression renforcée. Une nation qui produit de tels rejetons ne peut être un mensonge. L'existence des États-Unis et des colonies anglaises est une réponse péremptoire aux calomnies allemandes. Leur développement, comme les vers de ce poète, comme toute cette littérature, explique comment une croyance religieuse, un évangile de conduite peut concilier le souci de la vie terrestre et de la vie future, peut conduire à l'accaparement par ses disciples de l'autre monde en même temps que de celui-ci, les mettre en possession du salut assuré et des « Trusts ». Dans cette littérature l'âme sérieuse, religieuse et pratique de l'Angleterre a puisé les plus magnifiques, les plus exaltants enseignements de volonté et d'héroïsme qui soient. Qu'on lise les sonnets de Milton sur le « Massacre des Vaudois », sur « sa Cécité », les discours de Satan, l'Ode au Devoir de Wordsworth : ces vers de Tennyson, qui sont d'hier, et que tout écolier anglais sait par cœur : « Respirer est-ce donc vivre ? Si nous avons beaucoup perdu, beaucoup nous reste. Ce que nous étions, nous le sommes demeurés : des cœurs héroïques toujours égaux à eux-mêmes, rendus plus faibles par le temps et le destin, mais forts de la volonté de faire effort, de chercher, de trouver, et de ne jamais céder. ». Où trouver des accents pareils ? Et le peuple qui les a rencontrés, et qui les écoute toujours, peut-il

être sans vertu ? Comment nier la valeur sociale de cette exaltation perpétuelle de la vie intérieure, de ce « self-reliance », de ce sentiment profond de la responsabilité personnelle et du devoir envers soi-même, de cet orgueil, qui font que l'homme n'a pas besoin de support extérieur, d'organisation collective, de discipline apprise, d'approbation ni d'encouragement pour se tenir droit dans la vie, persister dans son vouloir et accomplir énergiquement sa tâche, car sa conscience lui suffit, fût-il seul contre tous, et sans autre spectateur qu'elle. L'âme de l'archange de Milton « qui ne sera changée ni par le lieu ni par le temps, qui est à elle-même sa propre demeure et peut faire en soi du ciel un enfer et de l'enfer un ciel », est l'âme même de l'Angleterre et la première, la plus haute expression de l'inflexible orgueil, l'invincible volonté de ne jamais céder ni se soumettre dont elle a donné tant d'exemples par la suite, dont elle donne aujourd'hui l'exemple suprême, car cette âme n'a point changé.

Dans un autre classique populaire, que tout enfant connaît, « Robinson Crusoé », qui est un classique universel, d'autres aspects de cette âme se révèlent et les critiques allemands, s'ils voulaient descendre un instant de leur ciel métaphysique pour contempler des réalités si humbles, pourraient dégager le sens profond, la signification

sociale de ce petit livre, qui semble un simple récit pour les enfants, et qui peut suggérer au philosophe, au sociologue, les réflexions les plus fécondes, car il n'y en a pas qui jette une clarté plus vive sur la psychologie d'une race et explique mieux ses destinées matérielles. Tout le secret de la fortune coloniale anglaise est renfermé dans ce roman : on y voit l'indomptable patience, la ténacité de fourmi qu'aucune défaite ne lasse, la froide fougue, le solitaire courage de ces émigrants, de ces pionniers et de ces squatters, également épris de ces deux goûts en apparence contradictoires, le goût de l'aventure et celui de l'intimité, qui ont reconstitué dans les forêts, les solitudes et les déserts de l'Amérique, de l'Australie et de l'Afrique australe une civilisation et le « home ». Ce que décrit Defoe, c'est proprement la petite cellule anglaise qui partout, sous la sourde poussée intérieure, refait de la substance anglaise, et reproduit comme la graine semée la plante dont elle sort. La racine de cette énergie est dans la foi, et sa nourriture dans ce livre unique, la Bible, dont la fortune a été si extraordinaire en Angleterre, et qui a eu l'influence que l'on sait sur les destinées de la race ; trois fois par jour Robinson lit les Ecritures, et « le combat qu'il a soutenu contre la Nature, il l'entreprend contre son cœur : il veut conquérir, transformer, améliorer, pacifier l'un comme il a fait de

l'autre » — et c'est ainsi qu'il se prépare à la tâche de sa race qui est « de défricher, peupler, organiser et civiliser des continents » (Taine), tâche qu'elle finira par considérer comme une mission sacrée, un mandat impératif de l'Eternel pour gérer ses biens sur la terre ; et ses intérêts coïncidant avec sa foi, ses aspirations religieuses se confondant avec ses visées terrestres, son devoir avec son avantage, elle aboutira nécessairement à la conception grandiose et téméraire dont sortira l'hymne national anglais, le « Rule Britannia » ; le « Recessional », le « White Man's Burden » de Kipling, toute la littérature d'orgueil et de domination dont retentissent les derniers siècles de l'Angleterre ; elle conduira à la guerre du Transvaal, à l'inconsciente hypocrisie diront les uns, à l'héroïque mission civilisatrice diront les autres, qui fait de l'Angleterre le phénomène étrange et magnifique, déconcertant et sublime que l'on connaît, et contre lequel l'Allemagne se révolte. Elle ne peut comprendre la prodigieuse confusion de sentiments pratiques et religieux, âprement réalistes et profondément mystiques, égoïstes et désintéressés à la fois, qui font l'âme incompréhensible pour d'autres peuples d'un Cromwell ou d'un Cecil Rhodes, et que leur esprit trop simpliste explique trop facilement en les traitant d'hypocrites. Une civilisation qui produit de pareils fils est avant tout morale et

puritaine, et l'esprit puritain et positif la pénètre tout entière ; ses effets se retrouvent partout : il n'inspire pas seulement l'épopée de la race qu'est l'œuvre de Kipling, mais la matière qui semble la plus éloignée de la morale et de l'utilité, l'esthétique, qui dans l'œuvre de Ruskin devient protestante et pratique, collaboratrice d'œuvres sociales et inspiratrice de moralité, cesse d'être une fin en soi pour devenir une servante de la Vie.

La complexité et les actions de cet esprit sont infinies. Les formules sommaires, les condamnations absolues que lui applique l'Allemagne sont un non-sens. On peut ne point aimer la société qui sort de cette conception puritaine et individualiste de la vie : il est impossible de ne pas reconnaître la grandeur du principe qui l'a créée et qui la soutient encore.

Car cette Angleterre est toujours vivante. La force de ses directrices héréditaires, de la longue suggestion ancestrale, persiste à travers tous les changements, les affaiblissements de sa foi religieuse, politique, sociale, les infériorités de sa vie devenue trop vaste et surchargée de matière. Une si ancienne, une si profonde, une si puissante habitude morale ne s'efface pas en un jour : elle s'est incrustée dans la substance de la race et fait un avec elle. Les mots d'ordre d'autrefois n'ont pas perdu leur efficacité encore : l'Angleterre tressaille encore aux

anciens appels, et ses enfants les plus éloignés tressaillent avec elle ; leur sang bouillonne et répond aux mots souverains qui sortent du plus profond de leur passé et de leur être : ils entendent le Verbe qui fit la grandeur de leur race. Certains de ces mots ont une efficacité non seulement anglaise mais humaine : ils sont parmi les plus beaux que l'homme ait trouvés. Les paroles de Scott mourant solitaire au milieu des glaces du Pôle Sud, d'Oates, ce gentilhomme anglais qui donna si simplement sa vie pour ses compagnons exténués, ont fait passer un frisson à travers l'âme humaine, ont exalté, ont magnifié l'idée que l'homme se faisait de lui-même. Cette fidélité au viril idéal de la race demeure encore. Les câbles inertes qui sur le limon primitif des mers rattachent la Métropole à ses possessions lointaines ont frémi aux messages qui lui venaient de ses enfants. « Quand l'Angleterre est en guerre, le Canada est en guerre » ; « Jusqu'au dernier schelling et jusqu'à son dernier homme, l'Australie soutiendra la cause de l'Empire. » Ses fils affluent du Canada, de l'Australie, de partout, et leurs gestes révèlent leur parenté oubliée, que l'Allemagne croyait abolie, la force d'un lien invisible dont elle niait jusqu'à l'existence Ce n'est pas seulement pour la Mère-Patrie sacrée qu'ils se battent, mais pour l'héritage qu'ils tiennent d'elle et qui, comme elle, est menacé, les traditions

de liberté, de justice égale, d'autonomie, de démocratie qu'elle leur a données avec leur sang, car chaque goutte de ce sang les contient tout entières : elles sont la création de la race, son apport à la civilisation, et nul apport n'est plus grand, plus précieux, plus digne d'être défendu au prix de tous les sacrifices, au prix de la vie même. Et ce sentiment que l'aveugle Allemagne méprise parce qu'elle n'a pu l'enfanter ni son peuple d'esclaves politiques le comprendre, est une force de vie éternelle : elle est une des fins supérieures de l'humanité : obscurément ces colons, ces trappeurs, ces paysans, ces bourgeois et ces marchands du Canada et des régions australes le sentent ; et c'est pour l'Idée immatérielle de leur race et non pour sa grandeur matérielle qu'ils combattent ; non pour un bas mercantilisme, l'égoïste exploitation du monde, mais pour le libre développement dans la sécurité et la paix des volontés et des énergies, la forme supérieure d'une humanité pacifique qui met le droit au-dessus de la Force, et ne veut se soumettre à aucune tyrannie. C'est pour ces principes de justice impartiale, d'administration froide peut-être, mais virile, mais intègre, que luttent ces Hindous qui devaient se révolter contre leur maître et qui donnent leur vie pour lui. Ces soldats ne sont pas des mercenaires, mais des volontaires, dans le sens le plus profond du mot. Sous l'onde magnétique de

cette idée, ils s'ordonnent en groupes qui peuvent ne pas avoir la cohésion, la densité, la discipline, la perfection morte de l'énorme machine de guerre allemande; mais le principe de leurs groupements individualistes est vivant, et dans la guerre moderne l'emporte sur le mécanisme. Ce n'est pas à des forces mesurables et pondérables que l'Allemagne se heurte : celles-là elle les a mesurées et pesées toutes : mais à ces impondérables dont Bismarck lui-même a fini par reconnaître qu'ils mènent le monde : et contre eux toute force brutale s'est toujours brisée et se brisera toujours. Ces puissances ne sont pas des puissances de mensonge et de mort : elles sont les seules Réalités, les forces de vie suprêmes : le pays qui les possède encore n'est pas près de périr, et les jours de l'Angleterre ne sont pas encore comptés. Pour avoir méconnu leur existence et leurs effets, c'est l'Allemagne dont le destin tremble dans la balance; et contre ces réalités vraies, toutes ses soi-disant réalités théoriques et métaphysiques, produits de la plus folle infatuation pédante et ninise de logiciens bornés, du plus monstrueux et sot orgueil d'idéologues échauffés que le monde ait vus, s'écrouleront comme des fantômes. Le rêve tout entier de l'Allemagne est un rêve de malade et de dément. Un mot l'a défini il y a longtemps : *Aegri somnia*.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HERISSEY

00100365